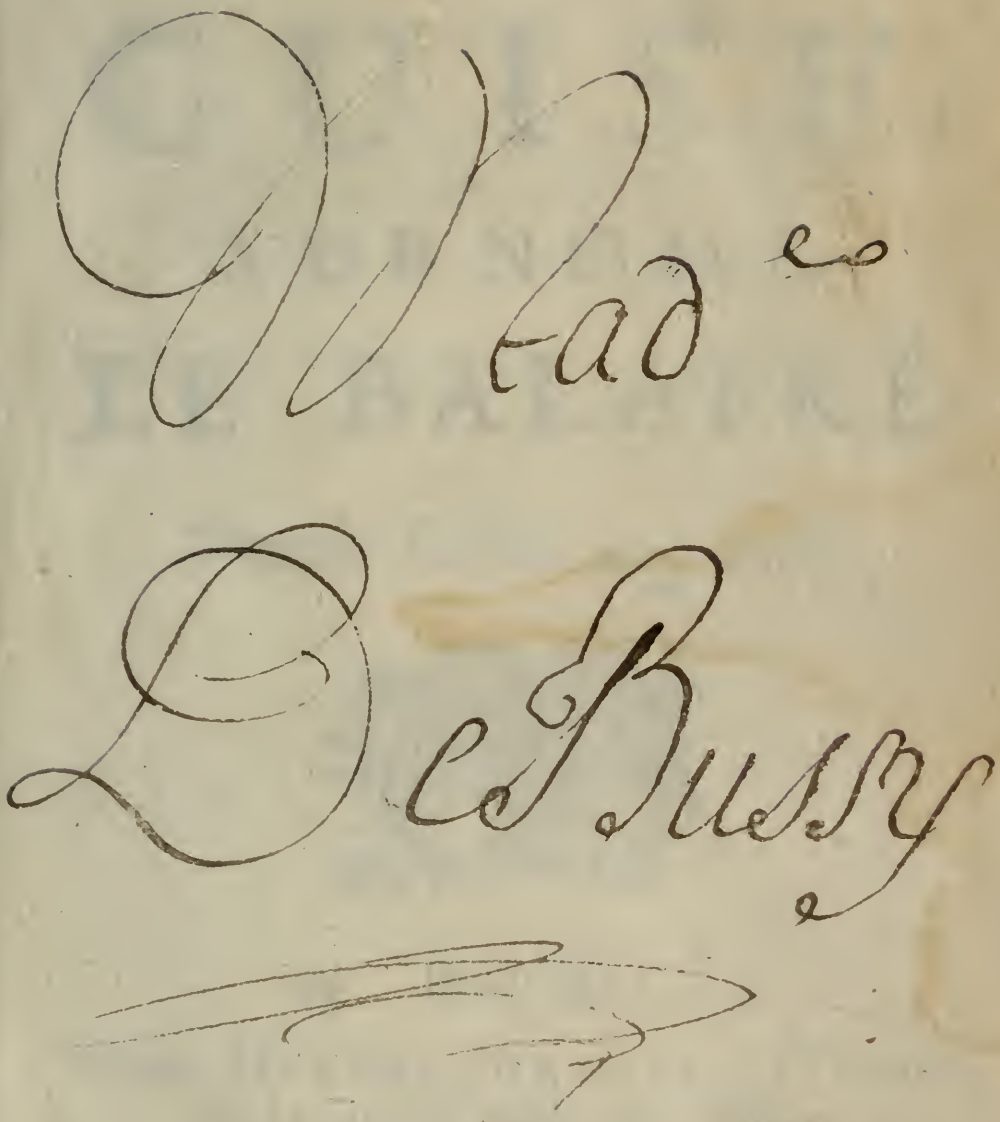
XVII-5 (5)
99-5 (2)

(Roman par le
Sr Le Brye)



de Brye

LE DUC DE GUISE, SURNOMÉ LE BALAFRÉ.

Seconde Edition augmentée.

A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET, à l'entrée de la grand' Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DC. XCVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Universitas
BIBLIOTHECA
Parisiensis

LE DUC

DE

GUISE,

SURNOMMÉ

LE BALAFRÉ.

CSP

DC
112
.G86B7
1696

A
SON ALTESSE
MONSIEUR
LE CHEVALIER
DE
LORAINE.

MONSEIGNEUR,

Voici un des plus grands Heros du Sang

illuſtre dont vous ſortez ; qui vient s'ofrir à Vôtre Alteſſe ; la reſſemblance qu'il a avec Vous, m'a fraṗé l'imagination en travaillant à ſon portrait, & m'a inſpiré la pènſée de vous le preſenter. Il étoit brave come vous l'êtes ; il étoit aimable, & galant come Vous : mais il ambitionoit la gloire defenduë, & vous ne recherchez que la permiſe : Temoin, Monſeigneur, *ce jour glorieux de*

la Bataille de Montcassel, où sous les yeux d'un Prince qui vous cherit, vous justifiâtes l'amitié qu'il a pour Vous, & vous donates des preuves de l'atachement que vous avez pour lui : peu ménager de vôtre vie pour servir à sa gloire, vous fites conoître que si l'ocasion vous manque, vous ne manquez pas à l'ocasion. Si j'étois auſsi hardi à écrire, que vous le fûtes à combatre, je

m'engagerois dans le recit de cete Iournée heureuſe pour la France, glorieuſe & perilleuſe pour Vous. Mais ma plume qui n'eſt pas faite à l'air de la Cour, craint de ſe cometre à de ſi grands ſujets ; Elle ſeroit plus propre à écrire une conquète amoureuſe, qu'une victoire ſanglante. Mais je craindrois encor de bleſſer vôtre diſcretion ; il me ſufit que vôtre memoire fidele faſſe juſtice à ma

retenuë, & que vous me permetiez de me dire avec un profond reſpect,

De Vôtre Alteſſe,

MONSEIGNEUR,

Le tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur,

******

PREFACE.

JE ne ferois point de Preface, ſi je n'avois à parler que du ſujet de ce Livre : j'atendrois la déciſion du Public, ſans faire de vains éforts pour la prévenir. Mais

j'ai afecté une nouvèle Ortografe, & toutes les nouveautez ont beſoin d'éclairciſſemens. J'avoüerai pourtant que ſi perſone ne m'avoit frayé le chemin, je n'ûſſe oſé m'y cometre : mais une Letre imprimée de Monſieut l'Abé Dangeau, à Monſieur de Pontchartrain, qui m'eſt tombée dans les mâins, m'a déterminé à une choſe où j'avois de l'inclination ; elle

établit ce nouveau ſiſtéme d'Ortografe avec beaucoup de nèteté, & méme d'agrémens, dans une matiere qui ne ſemble ſuceptible ni de l'un, ni de l'autre.

Le deſſein de cete nouveauté eſt d'aprocher autant qu'il eſt poſible l'Ortografe de la prononçiation. Tant de perſones y ſont intereſſées, qu'il y a lieu d'eſperer de la faveur dans cete entrepriſe.

D'abord on a retranché toutes les letres doubles dans les mots où elles ne ſervent point à la prononçiation, come dans, *apeler*, le premier *p*; dans, *ocaſion*, le premier *c*: On a auſſi retranché les letres qui n'étoient reſtées qu'en faveur de l'Analogie, come l'*ſ* dans écrire, l'*l* & l'*m* dans *Gentis-homes*. On n'a encor osé haſarder d'ôter la finale du ſin-

gulier qui ſe conſerve au plurier, come le *d* dans *grands*, le *t* dans *fronts*. Cependant on peut dire qu'elles y ſont ſuperfluës, come les autres : car elles embaraſſent les gens qui n'ont point de letres, & ſur tout les Etrangers, & elles ne ſont d'aucune utilité pour les Savans. Je traite cete matiere ſuperficielement, pour ne pas tomber dans des redites

de choſes qui ont été mieux traitées par Mr l'Abé Dangeau.

L'utilité de cete Ortografe eſt grande ; elle aporte de la briéveté dans les Livres, du ménage dans l'Impreſſion, de la facilité dans la lecture. Le, gens d'habitude auront peine à ſe défaire d'une vieile coûtume ; il s'en faudra conſoler en faveur de la Jeuneſſe qui vieillira ; en ſorte qu'un

jour tout le Monde aura abjuré cét ereur.

Il eſt certain qu'un Livre de Galanterie eſt plus propre à l'introduire, qu'un Livre de Sienç̧e ; il femble qu'ils ne ſont faits que pour les Femmes, les jeunes Gens, ou les Etrangers. Ces derniers nous ont prévenu dans ce deſſein, & tous les Livres de Galanterie imprimez en Holande ſuivent cete Ortografe.

Toutes ces raiſons ſemblent établir ce nouveau ſiſtême ſi ſolidement, qu'on me demandera pourquoi je ne l'ai pas toûjonrs ſuivi : Et je répondrai, que je n'ai oſé d'abord paſſer à un ſi grand changement, quoique j'en conûſſe l'utilité, & que j'ai écrit à l'ordinaire les mots où il y a peu de letres. Mais malgré toutes mes raiſons, ſi je voi que le

Public s'oſtine à conſerver l'anciene Ortografe, je ſuivrai ſa maniere, n'aiant pas deſſein de me ſingulariſer.

LE

LE DUC DE GUISE.

PREMIERE PARTIE.

HENRY de Lorraine, Duc de Guiſe, ſurnomé le Balafré, avoit à peine quinze

ans quand ſon pere fut aſſaſſiné par Poltrot, à la ſolicitation de l'Admiral de Chaſtillon; ſa jeuneſſe n'empècha pas qu'il ne reſſentit & qu'il ne conſervât depuis pour la maiſon de Coligny, toute la haine que meritoit cete injure; & la conjoncture malheureuſe des Regnes de Charles IX. & d'Henry III. que la naiſſance du Calviniſme afoibliſſoit par des Gueres Civiles, fourniſſant aux grands Seigneurs de ce ſiecle des ocaſions de vanger leurs ofenſes particulieres ſous

prétexte du bien public. Ce jeune homme à l'imitation d'Auguſte, entreprit d'aſſervir ſa Patrie en vangeant la mort de ſon Pere.

Il faut avoüer à ſa gloire, qu'il eſtoit doüé d'un naturel tout a fait propre à ſes vaſtes deſſeins, & que l'éducation qu'il avoit reçûë du grand Cardinal de Lorraine ſon oncle, avoit ſi dignement répondu à ſes talens, qu'à l'âge de vingt ans, ce Prince eſtoit capable de former, de conduire, & d'executer les entre-

priſes les plus dificiles & les plus hardies; ſa taille haute, pleine & bien priſe, le rendoit le plus robuſte Cavalier de ſon temps, & l'Hiſtoire aſure qu'on la vû pluſieurs fois nager armé contre le courant d'un Fleuve rapide. Il mangeoit peu, & ne laiſſoit pas de ſoûtenir les plus rudes fatigues ſans alterer ſon temperament. Ces qualitez qui ſemblent plus propres à inſpirer de l'admiration que de l'amour ne l'empéchoient pas d'être aimable, & la douceur majeſtueuſe de ſa fiſionomie

luy atiroit également la tendreſſe des Dames, & le reſpect des Courtiſans ; un corps ſi bien formé renfermoit un eſprit plus admirable. Une penetration vive & promte, une grandeur d'âme ſans meſure, une intrepidité inalterable, & une pieté hereditaire avoient fait paſſer en ſa perſone cete faveur des peuples, que ſon pere avoit acquiſe aux dépens de ſa vie, en défendant la Religion de ſes Ancêtres ; mais tant de merite l'ayant remply d'une ambition exceſſive, il

devint ſuſpect à ſon Roy, & trouva la mort ſur les degrez du Trône qu'il vouloit uſurper.

Les Aſtrologues que la Reyne Mere avoit atirez d'Italie en France, avoient prévenu les eſprits que ſes Fils devoient regner l'un aprés l'autre, & mourir ſans poſterité; ce fut ſur ce fondement que le Duc de Guiſe ſe mit en teſte d'ouvrir à la fortune les voyes de luy procurer une Courone, & n'obmit rien de ce qui pouvoit y contribuer; il avoit pris du Cardinal ſon oncle

le zele exterieur de la Religion Romaine, ſi propre à captiver la bienveillance des Peuples, mais ſur tout il ſe tenoit en garde contre l'amour qu'il ſçavoit être l'éceüil où les grands hommes ont acoûtumé de briſer leur fortune. Ce jeune Prince eſtoit dans ces diſpoſitions quand la Cour ariva à Bayonne, où ſe trouverent la Reyne d'Eſpagne & le Duc d'Albe; entrevûë fameuſe, & fatale à la France, moins par les ſoupçons que les conſeils & la cruauté du Duc d'Albe inſpi-

rerent aux Huguenots, que par l'amour reciproque qui s'aluma deſlors entre le Duc de Guiſe & Marguerite de France, Princeſſe en qui une naiſſance ſi auguſte, n'eſtoit qu'une des moindres qualitez qui l'a rendoient digne des veux des plus grands Princes de la terre.

La Reyne Mere qui cachoit d'ordinaire ſes deſſeins, parmy les amuſemens des fêtes ſuperbes où elle engageoit les Courtiſans, ſe fit en cete ocaſion une afaire de ſe ſurpaſſer pour ainſi dire elle-même ; & les

Seigneurs y firent à l'envy une dépense, qui depuis en incomoda plusieurs. La Fête comança par des Bals, où les jeunes gens firent parade de leur bonne mine, avec les plus beles femmes du Royaume, que la Reyne avoit toûjours à sa suite, autant pour rendre sa Cour nombreuse, que pour tirer d'elles les secrets de tous ceux que l'amour engageoit dans leurs liens; ensuite on y fit des Tournois & des Courses de Bague, où les Vainqueurs reçurent de la main de Ma-

dame, le prix dû à leur adreſſe ou à leur force; le Duc de Guiſe exceloit dans l'une & dans l'autre de ces qualitez, ſur tous les hommes de ſon ſiecle; & Madame atentive à juger du merite de ceux à qui elle devoit diſtribuer les Prix, bût à longs traits, & à couvert des reproches de la pudeur, une amour qui ne finit qu'avec la vie de l'un & de l'autre.

Quoique les objets de la paſſion des Heros ne ſoient d'ordinaire peints qu'avec les plus vives couleurs, on

peut icy dire ſans exagera-tion, que Marguerite étoit la plus bele Princeſſe du monde, ſes traits étoient reguliers, ſa taille haute & majeſtueuſe, & la vivacité de ſa jeuneſſe ſoûtenuë du brillant des piereries, ren-doit en cete ocaſion ſa beauté ſi éclatante, que ce jeune Prince étant à ſes ge-noux pour recevoir le prix qu'il venoit de remporter à la courſe en fut ébloüy, & qu'ils en reſterent tous deux dans une eſpece d'inſenſi-bilité. Mais le Duc plus acoûtumé à ſe vaincre, a-

prés avoir rendu grace à la Princeſſe en des termes tout pleins du beau feu qu'elle venoit d'alumer dans ſon ceur, ſe retira chez luy pour y faire à loiſir les reflections qu'une premiere paſſion a coûtume d'inſpirer.

Ce fut là que cherchant des forces contre l'amour, il rapela dans ſa memoire l'exemple des grands hommes de l'antiquité, dont cete foibleſſe a fletry la reputation, & malgré les charmes de la Princeſſe, la raiſon l'eut emporté ſur la paſſion, ſans le ſecours de l'ambi-

tion, à qui il avoit resolu de tout sacrifier; elle luy representa Madame, non plus sous l'idée d'une maîtresse nuisible à sa fortune, mais comme un moyen presque assuré de combler son ambition, cette Princesse fille & sœur de ses Roys pouvoir servir à ses desseins; car si les Fils de la Reyne venoient à mourir sans posterité, le Duc de Guise issu de Charlemagne par les filles, reüniſſant les droits de Marguerite heritiere de la maison de Vallois, à la faveur des peuples qu'il posedoit

au ſouverain degré, pouvoit ſe flater de doner ateinte à la loy Salique, & de s'emparer un jour du Royaume.

Ces vûës quoique fort éloignées pour lors, mais raprochées par la force de l'amour & de l'ambition, déterminerent enfin ce jeune Prince à s'abandoner à ſon penchant; il ſe regarda comme le plus heureux des hommes, puiſque ſon amour s'acordoit ſi bien avec ſon ambition, que l'un eſtoit reciproquement un moyen de ſatisfaire l'autre; Marguerite ſe peignit

alors dans ſon imagination avec plus de charmes qu'elle n'y avoit encor paru, & le cœur du Duc en reſſentit des mouvemens ſi tendres & ſi touchans, qu'il ſe laiſſa tomber ſur un lit de repos pour y joüir des plaiſirs dont l'amour enchante ſes nouveaux ſujets.

Le deſir de revoir Madame l'aracha de ces douces réveries, & ſongeant qu'il y avoit Bal chez la Reyne, il dona ſes ſoins pour y paroiſtre avec tout l'avantage d'un Prince amoureux, qui veut plaire à

une Fille de France : Elle danſoit avec le Duc d'Anjou ſon frere quand il entra, toute ſon atention à cacher le trouble de ſon cœur ne put empécher qu'elle ne rougit à ſa vûë; elle ne laiſſa pas de le prendre pour danſer avec un air de liberté que le ſeul uſage de la Cour peut doner aux jeunes perſones ; & leur danſe animée des mouvemens d'un amour naiſſant, les rendit tous deux ſi vifs & ſi agréables, qu'il s'en éleva un murmure dans l'aſſemblée, à la loüange d'un couple

couple ſi parfait.

Les ocaſions de ſe declarer ſont rares auprés des filles de ce rang, & le Duc en habile homme reſolut de ne pas perdre cele-cy, il ſortit, & revint un quart d'heure aprés mêlé dans une troupe de maſques, & déguiſé en Aſtrologue, & profitant d'un moment où Madame eſtoit moins obſervée, il ſe mit à ſes genoux, & s'ofrit de luy prédire des veritez qui ne luy ſeroient pas indiferentes; il luy prit la main qu'il ſéra deux ou trois fois tendre-

ment, & tirant ſon gand ſans reſiſtance, il luy dit qu'entre les conquêtes qu'elle avoit faites ce jour-là, il en connoiſſoit une qui n'étoit pas la plus glorieuſe, mais qui ſeroit la plus fidelle; qu'elle avoit couronné un vainqueur, qui s'avoüoit chargé de chaînes, & qui préferoit ſes fers à ſa Courone, & feignant de vouloir voir les lignes de ſa main de plus prés, il l'aprocha de ſa bouche & la baiſa pluſieurs fois, avec des tranſports capables de remuer l'âme la plus tran-

quile; Madame eſtoit aſſez inſtruite de ſon rang pour ſçavoir que le ſeul Duc de Guiſe eut oſé haſarder une pareille declaration ; mais ſa propre paſſion, & la hardieſſe de ce Prince, ne luy laiſſerent pas la force de ſe défendre ; elle le regarda tendrement, & ne le quita que pour ſuivre le Roy qui la vint prendre pour danſer. Le Duc de Guiſe ſatisfait de ſa premiere tentative, ſe retira chez luy, pour y joüir pendant le reſte de la nuit des idées charmantes dont une paſſion heu-

reuſe & glorieuſe facine l'imagination des amans.

Tandis qu'il dormoit enchanté de ces agréables penſées, la fortune luy préparoit des traverſes; car la Reyne Mere qui avoit mis tout l'éfort de ſa politique à tenir dans l'équilibre de la faveur la maiſon de Lorraine, & les Princes du Sang, & qui avoit des eſpions gagez auprés de tous les Seigneurs conſiderables de la Cour, fut avertie à point nomé du déguiſement du Duc de Guiſe; & ſa penetration ordinaire, aidée des

ſoupçons que luy avoit inſpiré la converſation animée de ſa Fille & de l'Aſtrologue, dont elle s'eſtoit aperçûë, luy perſuadant que ce jeune Prince ne laiſſeroit pas refroidir une ſi bele fortune, qui feroit pancher la balance de ſon côté, elle reſolut d'y metre obſtacle ſans retardement; elle entra dans le cabinet du Roy au ſortir du Bal, ſuivie du Duc d'Anjou; & aprés leur avoir exageré les conſequences de cet engagement, elle obligea le Roy de mander le Cardinal de Lorraine, & de

le charger de moderer les desirs de son neveu ; en sorte que Sa Majesté n'eut aucune inquietude de sa conduite auprés de Madame.

Le Cardinal écouta avec un profond silence, & penetra toute d'une vûë les soupçons de la Reyne & les desseins du Duc de Guise ; mais conoissant qu'il n'étoit pas temps d'iriter la Cour, & que quelques remontrances qu'il put faire à ce jeune Prince amoureux, il luy échaperoit des mouvemens de passion qui le metroient mal dans l'esprit du Roy, il

entra le matin dans ſon appartement, & luy dit que ſes empreſſemens pour Madame avoient alarmé la Reyne, qu'il eſtoit neceſſaire de la raſſurer, & qu'il luy conſeilloit de s'éloigner pour quelques mois.

Ce diſcours fut pour Henry un coup de foudre qui le jeta dans l'acablement, & le Cardinal s'en étant aperçû, ajoûta pour en moderer l'excés, qu'il faloit ſe conſoler des traverſes de l'amour, par les faveurs de la fortune, que dans la profeſſion que la maiſon de Lorraine

avoit toûjours faite, d'un atachement inviolable aux intereſts de la Religion Catolique, il ſe preſentoit une favorable ocaſion pour ſa jeuneſſe, de ſignaler ſon zeze, & d'aquerir de la reputation, que les Turcs aſſiegeoient Sigeht, ville Capitale d'Hongrie, & qu'il faloit qu'il demandât congé au Roy d'aler ſervir dans les troupes de l'Empereur, qu'il n'en reviendroit que plus glorieux, & plus digne des veux d'une ſi bele Princeſſe; que l'aliance où il aſpiroit, & qui paroiſſoit pour

pour lors un atentat à l'autorité de la Cour, pouvoit un jour changer de nom, & devenir une neceſſité d'état : & qu'en un mot, il ne devoit ſonger qu'à ſe metre dans une ſituation où perſone en France ne fût aſſez hardi pour lui rien refuſer.

Ces dernieres paroles réveillerent dans le cœur de ce jeune Prince les ſemences d'ambition que l'amour ſembloit y avoir retardées, & donerent de nouveles forces à ſa paſſion : il conut alors que le ſecret ſeul étoit capable de faire réüſir ſes

deſſeins, & réſolut de ſuivre le conſeil de ſon oncle. Mais l'amour n'y pouvoit conſentir ſans quelques adouciſſemens. Il eût bien voulu s'expliquer avec Madame auparavant que de s'en éloigner ; & craignant d'être découvert par la Reine, dont la vigilance étoit extrême, & la colere fatale, d'autant plus, qu'il n'avoit encor mis aucuns des Officiers de cete Princeſſe dans ſes interêts, & qu'il lui reſtoit trop peu de tems pour le faire, il ſe borna au deſſein de lui écrire : & pour

ne pas tomber dans le malheur d'être trahy par ſon propre caractere, dans une Letre qui pouvoit être interceptée, ou de confier ſon ſecret à une main étrangere, qui pouvoit en faire un mauvais uſage, il décoûpa lui-même des caracteres imprimez, & les cola l'un aprés l'autre ſur du papier, à meſure qu'il en avoit beſoin pour s'exprimer. Cét embaras évité, il s'agiſſoit de faire tenir ſûrement cete Letre à la Princeſſe : & pour en être certain par lui-même, il ſe

rendit à la Meſſe du Roy, & le ſuivit au dîner, où en preſence de toute la Cour, il lui demanda congé d'aler ſervir dans les Troupes de l'Empereur, pour ſe rendre plus capable de ſervir un jour dans les ſiènes. Le Roy loüa un ſi beau zéle, & permit à la Nobleſſe qu'il congedioit de le ſuivre. Au ſortir de la chambre du Roy, il ala prendre congé des Reines ; & la nouvele de ſon départ s'étant répanduë, parvint juſqu'à Madame, qu'elle remplit d'étonement & de douleur : Elle

ne pouvoit comprendre qu'un homme ſe fût declaré ſon Amant à la veille de la quiter, & ne ſortît de ſa ſurpriſe que par la Letre qu'elle reçût de la main du Duc, quand il lui vint dire adieu. Il afecta de n'y aler que le ſoir; & pendant qu'il faiſoit ſes complimens en preſence de ſes femmes, & de Madame Curton ſa Gouvernante, un de ſes Pages qu'il en avoit chargé, mit le feu à la portiere de ſon antichambre avec un flambeau qu'il tenoit negligeament. Tout le monde courut au

ſecours, & le Duc ſe voyant ſeul avec la Princeſſe, lui montra ſa Letre, & lui dit : Madame, vous trouverez ici le ſujet de mon départ, & les ſentimens dans leſquels je m'éloigne de vous. Elle héſita, & le Duc qui l'avoit prévû, lui dit hardiment : Songez, Madame, que ce moment eſt le ſeul qui nous reſte, & que je pars demain ſans diferer, & ſans pouvoir autrement vous inſtruire des motifs d'une conduite qui vous paroît ſi irreguliere. Elle la prit en rougiſſant ; & le

Prince ayant remarqué qu'elle l'avoit cachée dans le roulement de ſa manche, ſe retira en menaçant ſon Page de le faire châtier de ſon imprudence. A peine fut-il au bas de l'eſcalier, que Madame feignit de ſe trouver mal, & ſe mit au lit, où aprés quelques momens, elle ſe fit aporter de la lumiere & un Livre, ſous prétexte de ne pouvoir dormir : & tirant la Letre du Duc de deſſous ſon chevet, elle y lût ces termes.

LETTRE.

LES ſoupçons de la Reine ont penetré mon cœur ; elle ſçait que je vous adore, & craint que je ne fûſſe aſſez heureux pour vous atendrir : Que ſa crainte n'eſt-elle juſte ? dût-elle m'être funeſte, vous ſeule pouriez m'en inſtruire ? C'eſt pour calmer ſes alarmes que je pars, & que je vais chercher la gloire en Hongrie, ne pouvant avoir celle de reſter auprés de vous. Je reviendray bien-tôt, & peut-être plus digne de vous ſervir : au moins vais-je faire

mes éforts pour obliger la Renomée à vous entretenir quelquefois de mes actions. S'il n'eſt permis qu'aux Têtes couronées de prétendre à vôtre main, il doit être permis au merite & à l'amour d'eſperer à vôtre cœur. Cete paſſion qui eſt la ſource de tant de foibleſſes, anime mon courage d'un feu nouveau : & s'il étoit en la puiſſance humaine de remplir la diſtance que la fortune a miſe entre vous & moy, je ſerois quaſi certain de vous aquerir un jour. Vous ne ſauriez déſavoüer de ſi beaux mouvemens ; vous êtes ſeule capable de les inſpirer, & moy

ſeul digne de les ſentir.

Cete Letre parût à Marguerite & tendre & ſpirituele ; elle ne ſe laſſoit point de la relire, & ſentoit couler ſes larmes, autant de la joïe d'inſpirer une ſi bele paſſion, que du regret de voir éloigner ſon Amant. Elle paſſa la nuit entre ces deux mouvemens, dont elle preferoit les tendres alarmes à la douceur inſipide du ſomeil ; & le jour començoit à peine à paroître, quand ſes inquietudes l'obligerent de ſe lever, & qu'ouvrant une fe-

nêtre pour prendre le frais, elle aperçût le Duc de Guise, qui partoit à la tête de cinq cent Gentis-homes, tous Vaſſaux ou Penſionaires de ſa Maiſon, & ne ceſſa de le ſuivre des yeux, que quand il ne lui fut plus poſſible de le découvrir.

Il traverſa l'Alemagne, & ſe rendit en Hongrie à deux lieuës de Sigeht, ſur la fin du mois d'Août. Son départ imprévû, & ſa marche continuelle ôterent aux Enemis la conoiſſance de ſon arivée. Il ne dona qu'un jour de repos à ſa Troupe,

pendant lequel un de ſes Ecuiers déguiſé en payſan, & chargé de vivres qu'il vendit dans le camp des Turcs, ſe jeta dans la Vile ſur la brune, & porta au Gouverneur la nouvele d'un ſecours arivé bien à propos. La garniſon fit une ſortie dés le lendemain avant le jour ; & ce Prince aiant fait ataquer les lignes en même tems, & du même côté, par la moitié des ſiens qu'il avoit fait metre pied à terre, il mit en déroute tout ce qui lui fit réſiſtance. Ce comencement de bonheur

ſembloit l'inviter à pouſſer plus loin ſa victoire : mais deux réfléxions l'en détournerent ; l'une, qu'il étoit venu pour ſe jeter dans Sigeht, & qu'il lui ſufiſoit d'executer ſon deſſein ; l'autre, qu'il s'atireroit toute l'Armée Otomane ſur les bras, ſans être inſtruit de ce que les aſſiegez pouvoient faire pour le ſoûtenir. Il ſe contenta donc de combler les tranchées qu'il avoit ataquées, & d'entrer dans la Vile en équipage de Vainqueur. Il y fut reçû avec tous les honeurs que la Mai-

ſon de Guiſe avoit merité de la Chrétienté, & ſon merite perſonel joint à la faveur de ſon nom, lui aquît ſi univerſélement les ſufrages, que dans peu le Gouverneur n'y ût d'autorité qu'autant que ſa modeſtie lui en voulu bien laiſſer. Mais ce jeune Heros qui rouloit déja dans ſa tête les grandes choſes qu'il executa depuis, avoit réſolu d'aquerir de la gloire ſans envie. Il ſe chargea donc des emplois les plus penibles & les moins honorables ; & trouvant un des

endroits de la muraille plus foible que les autres du côté qu'elle étoit batuë par l'artillerie des assiegeans, il se mit en devoir de la teraſſer: & pour animer davantage les siens au travail, il y porta lui-même la hote pendant un tems considerable, & força un de ses Pages de le charger de tère, sans distinction du plus simple soldat. A peine étoit-il sorti des plus laborieuses factions, qu'il s'engageoit dans les plus pressans dangers, avec un sang froid, qui l'eût fait soupçoner de

ſtupidité, ſi ſa converſation brilante & obligeante n'eût convaincu tout le monde du contraire.

Sa preſence relevant le courage des aſſiegez, on réſolut dans le Conſeil de Guère de reprendre un ouvrage dont les Enemis s'étoient emparez quelques jours auparavant. Trois Oficiers furent comandez pour l'ataquer par trois endroits diferens ; & le Duc de Guiſe chargé d'un des aſſauts, réſolut d'y ſignaler ſa valeur. Come il venoit de faire ſa patience & ſa

modeſtie,

modeſtie, les deux premieres ataques aiant été repouſſées, il parut ſur la bréche par où les aſſiegeans s'en étoient rendus maîtres; & faiſant faire volte-face à la moitié de ſon détachement pour ſe défendre des Turcs qui le chargeoient en queuë, il s'ouvrit le chemin au milieu des Enemis, & traverſa l'ouvrage d'un bout à l'autre. Il monta ſur le parapet qui regardoit la Vile; & aprés avoir averti la garniſon de la voix & du geſte de venir à ſon ſecours, il tourna viſage du côté des

ſiens : mais il fut ſurpris de ſe trouver ſeul ; car les Turcs aprés avoir netoyé la bréche, venoient tous enſemble ſur lui. Il ne laiſſa pas de ſe défendre long-tems, & juſqu'à ce qu'il ſentît diminuer ſes forces : alors il ſauta dans le foſſé, & malgré l'étourdiſſement de ſa chûte & la grêle des mouſquetades, il conſerva aſſez de preſence d'eſprit, pour rejoindre les ſiens qui l'atendoient ſous les murs de la Vile, à la faveur du canon qui les couvroit.

Pendant l'abſence du Duc

de Guiſe, Madame ne trouvant rien à la Cour digne de ſon atention, réſolut de doner ſon loiſir à l'étude. La naiſſance d'une nouvele Religion avoit mis les letres à la mode dés le comencement du ſiécle. L'hiſtoire fut la premiere ſcience pour laquele elle eut du goût. Elle comença par la Geografie qui en eſt le fondement. L'Abé de Brantoſme fut ſon Maître, & la Hongrie le premier ſujet de ſa curioſité. Les environs de Sigeht, & la Vile de Sigeht elle-même, n'ù-

rent ni buiſſons, ni fontaines, ni bâtimens, qui ne fuſſent auſſi familiers à Marguerite, que les alées des Tuilleries. Les Relations pleines des beles actions du Duc de Guiſe étoient lûës chaque jour, & confrontées exactement ſur la Carte, afin d'y reconoître les lieux où ce Prince expoſoit ſa vie, pour ſe rendre plus digne d'elle. Il n'y eut point de beles paſſions dans l'hiſtoire anciene & moderne, où Madame ne crût voir ſes avantures, & point de Heros qu'elle ne mît au deſſous

de ſon Amant. Enfin l'hiver vint, & la réſiſtance de Sigeht jointe aux incomoditez de la ſaiſon, contraignirent les Turcs de lever le Siege.

Le Duc de Guiſe n'aiant plus rien à faire en Hongrie, ſongeoit à revenir à la Cour, quand il reçût des Letres du Cardinal ſon oncle ; il lui conſeilloit d'aler juſqu'à Rome avant ſon retour ; il y prit goût pour les vains honeurs dont l'Egliſe Romaine a coûtume de flater ceux qu'elle veut engager à ſa protection ; & les trou-

bles de France, qui la menaçoient de voir un jour ſouſtraire cete Courone à ſon autorité, ſi le Calviniſme s'y établiſſoit, porterent le Saint Siege à tenter l'eſprit du jeune Duc de Guiſe, de ſe liguer avec elle, pour y maintenir la Religion Catolique.

Pour bien entrer dans cete intrigue, il faut être prévenu que les Calviniſtes publioient, que ce n'étoit que par honeur que Charles IX. faiſoit la Guere aux Huguenots ; qu'il y avoit même des préſomptifs heritiers de

la Courone de France, prévenus de leurs ereurs ; & que la haine de la Maiſon de Guiſe pour cèles de Coligny & de Montmorency, contribuoit plus à la continuation de la Guère par ſon credit & ſes creatures, que l'intention de la Cour. Ces motifs avoient obligé le Pape de penſer ſerieuſement à ſes afaires ; & ce fut dés lors & ſur ces principes, qu'il fonda cete fameuſe Ligue, qui depuis enfla le courage du Duc de Guiſe, juſqu'à lui prometre le Trône de France, au préjudice des

legitimes heritiers, & qui l'eût en éfet couroné, s'il eût osé consomer le crime dont il fut justement puni, come le sont d'ordinaire les grands criminels, qui manquent de résolution. Ce fut là qu'il s'infecta de ces maximes pernicieuses qu'on peut se soustraire à l'obeïssance des Rois, qui se sont soustraits à cèle de l'Eglise, & que le zéle de son agrandissement, justifie les actions les plus crimineles. La Cour de Rome, aprés avoir enivré ce jeune Prince de tous les éloges que l'Ecriture done aux Macabées,

Macabées, lui fit montre de la puiſſance immenſe du Saint Siege, & des Treſors d'Eſpagne, qu'elle diſoit être à ſa diſcretion, pour une entrepriſe ſi ſalutaire : & après lui avoir doné un plan de la revolte, où elle engagea la France ſous le nom de la ſainte Union, elle le renvoya comblé d'honeurs, & perdu d'ambition.

Son amour n'en ſoufroit point d'alteration, puiſqu'il y devoit contribuër. La veille de ſon départ, il fit apeler Chaſtelas un de ſes

Gentis-homes, couſin de la Demoiſelle de Thorigny, Fille-d'honeur & confidente de Madame ; il lui confia ſon amour, & l'interêt qu'il avoit de le tenir caché, & lui ordona de partir en poſte, & d'eſſayer par le moyen de ſa couſine de diſpoſer Madame à lui acorder une entrevûë auparavant que ſon retour fût divulgué. Il le chargea de riches preſens, & entr'autres d'un Chapelet d'émeraudes de grand prix, enrichi de groſſes médailles d'or : une de ces médailles s'ouvroit,

& renfermoit le portrait du Duc, qu'il avoit fait faire à Rome par le plus habile Peintre d'Italie : & aprés l'avoir inſtruit de tous les lieux où il devoit ariver jour par jour, afin d'avoir ſûrement de ſes nouveles, il le ſuivit à petites journées.

Chaſtelas ſe rendit promtement & diſcretement à Saint Germain, où la Cour étoit pour lors : là dans un entretien qu'"il eut avec Thorigny, qu'il combla de preſens & de promeſſes, il tira parole d'elle de favoriſer la paſſion de ſon Maître.

A peine fut-elle auprés de ſa Maîtreſſe, qu'elle s'enferma avec elle dans ſon cabinet : d'abord elle lui montra ſon Chapelet, dont l'éclat ébloüit Madame : Elle conut bien qu'un pareil preſent paſſoit les forces de Chaſtelas, & le merite de Thorigny ; & ſe doutant du myſtère, elle avoüa à ſa Confidente une partie de ſes ſentimens pour le Duc de Guiſe. Thorigny devenuë plus hardie, lui preſenta ſon portrait, lui aprît ſon retour, & l'impatience qu'il avoit de la voir,

Madame combatuë entre ſa paſſion, & la pudeur que ſon ſexe & ſa jeuneſſe n'avoient pas encor permis à la coruption du ſiécle d'alterer, ne ſavoit à quoy ſe réſoudre. Mais Thorigny gagnée par les preſens du Prince, & par l'envie d'obliger Chaſtelas qu'elle avoit deſſein d'épouſer, acheva de déterminer ce jeune cœur, flotant entre le vice & la vertu : Elle lui inſinua que la pureté des intentions, juſtifioit les actions dont les aparences pouvoient être blâmables, &

que le lien ſacré du mariage qu'elle avoit en vûë, ſuffiſoit pour la licençier à beaucoup plus que ſon Amant n'exigeoit d'elle.

Il ne fut donc plus qneſtion que du jour, du lieu, & du prétexte. Thorigny ſe chargea de tout, & dit à Madame de feindre qu'elle vouloit ſe retirer à l'Abaye de Poiſſy, pour être plus recueillie dans ſes devotions pendant les Fêtes de Noël. Chaſtelas en ayant été averti, corompit aiſément la Touriere, à qui pourtant il ne découvrit qu'une partie

de ſon deſſein, & cacha ſur tout le nom de ſon Maître. Le Duc de Guiſe bien informé, laiſſa ſon équipage à Eſtampes ; & paſſant derière Paris, ſe rendit ſeul dans une hôtelerie de Poiſſy. Il y trouva Chaſtelas, qui l'introduiſit dans un parloir dont il avoit les clefs depuis quelques jours ; il avoit eu le tems de ſier le pivot d'un Tour aſſez grand, par où les Religieuſes paſſoient la colation à leurs parens, Madame s'y rendit ſeule avec Thorigny, ſous prétexte d'aler à confeſſe, &

trouva ſon Amant qui l'y atendoit.

La joie & les tranſports de deux jeunes Cœurs dans une premiere paſſion, qui ſe rejoignent aprés une abſence de quelques mois, ne ſçauroit être exprimée par des paroles ; il n'apartient qu'à ceux à qui l'amour a fait part de ſes plus tendres faveurs, de s'en faire de juſtes idées. La pudeur du ſexe obligea Madame à garder plus de meſures ; mais elle ne ſe contraignit pas impunément, le Duc s'étant mis à ſes ge-

noux, qu'il embraſſa étroitement, laiſſa couler des larmes de tendreſſe ſur ſa bele main, qu'il baiſoit, & lui dit : *Enfin, ma Princeſſe, mon bonheur me permet de vous revoir, & vous voulez bien que je me flate que vous avez partagé les ennuis d'une ſi rude abſence : Avez-vous ſouhaité mon retour ? vous ne me répondez point.* Ils étoient dans un endroit obſcur, & Thorigny s'étoit éloignée par reſpect. Le Duc s'aperçût que l'amour avoit ſi fort ſaiſi Madame, qu'elle s'étoit preſque évanoüie ; il

s'aprocha de ſon viſage, & la vit dans un de ces extaſes amoureux, qui n'alterent ni la beauté, ni le ſentiment. Ses yeux étoient languiſſans d'amour; ſa bouche à demi-ouverte, laiſſoit de tems en tems échaper des ſoûpirs enflâmez; & ſon teint vif, mais paiſible, donoit à juger de la ſituation charmante de ſon ame. Henry fut tenté d'adoucir l'ardeur de ſa flâme par quelque legeres faveurs; mais ſon reſpect s'opoſant à ſes deſirs, il ſe contenta du plaiſir d'un ſi agreable ſpectacle, & lui

laiſſa le tems de rapeler ſes ſens.

Elle revint à elle, & rougiſſant de l'état où elle ſe ſentoit, elle dit à ce Prince qu'elle craignoit les impatiences de Madame Curton, & qu'il étoit tems de ſe ſeparer. Mais cét Amant ambitieux voulant tirer de ce tête à tête le fruit qu'il en avoit eſperé, la preſſa de lui faire conoître ſes ſentimens ; & pendant un quart d'heure qu'ils reſterent enſemble, il lui fit des ſermens d'une fidelité inébranlable, & tira d'elle des

promeſſes de l'épouſer, à l'épreuve de toutes les violences que la Reine-Mere ou le Roy pouroient entreprendre de lui faire. Aprés ces aſſûrances, ils convinrent de s'écrire par la voye de Thorigny, & de ne jamais paſſer un jour ſans ſe voir en public : mais pour des entretiens ſecrets, il falut s'en remetre à leur bone fortune, & atendre les ocaſions favorables. Thorigny fut encor chargée de les épier, & d'en avertir le Duc avec ſoin. Ainſi ſe ſeparerent nos Amans ;

Madame retourna auprés de ſa Gouvernante, & le Duc aiant repaſſé par l'ouverture du tour, rejoignit ſon équipage au Bourlareine, où ſes gens avoient ordre de l'atendre.

Ce Prince fut reçû à la Cour avec tous les aplaudiſſemens extèrieurs, de joië & d'eſtime; mais dans le fond, le Roy & la Reine Mere començoient à le redouter, & les Courtiſans, plus jaloux de ſa gloire, que touchez de ſon merite, parloient rarement de luy, pour n'être pas forcez de luy do-

ner des loüanges.

Ces diſpoſitions l'obligerent à chercher un apuy, & ſon ambition le forçant à contraindre ce fond de fierté & de grandeur d'âme qui lny étoient naturels, il captiva la bienveillance du Duc d'Anjou, préſomptif heritier de la Courone, avec toute l'adreſſe du Courtiſan le plus ſouple, l'union étroite qui étoit alors entre le Duc d'Anjou & Marguerite ſa ſeur, fourniſſoit ſouvent au Duc de Guiſe des ocaſions de voir ſa maitreſſe; l'affection démeſurée de la

Reine Mere pour ce fils, à qui l'hiſtoire veut qu'elle ait ſacrifié, tous les autres, començoit à luy faire des créatures, & à luy doner un credit qui ne laiſſoit pas le Roy ſans jalouſie. Le Duc de Guiſe s'inſinua ſi bien dans ſes bonnes graces, qu'il ne faiſoit plus de partie ſans luy. Mais ce nouveau Favory regardoit déja ſon Maître come ſon rival de gloire, & emploioit les momens qu'il paſſoit avec luy, à découvrir ſes mouvemens les plus ſecrets, & le foible par où il pouvoit être ataqué.

Le Duc d'Anjou qui soûs le nom d'Henry III. gouverna depuis la France, dans le temps le plus dificile de sa Monarchie, étoit bien fait de sa persone, il avoit l'exterieur ouvert, & parloit plus éloquament qu'aucun Prince de son siécle, mais il étoit naturelement vain, la prédilection de sa mere, qui l'avoit mis avant vint ans à la téte des Armées, où il avoit gagné trois Batailles, l'avoit encor prévenu en sa propre faveur; il atribuoit à son seul merite, son élection à la Courone de

Polo-

Pologne, & croioit que ſa gloire étant conſomée, il ne luy reſtoit qu'à joüir des plaiſirs, ſans crainte d'alterer ſa reputation ; Il avoit rafiné ſon raiſonement naturel par la politique de Machianel, lecture pernicieuſe, dont les maximes réüſiſent mieux dans la ſpeculation que dans la pratique, & particulierement hors des Pais chauds, où les peuples donent plus à l'action qu'à la meditation.

Pendant que le Duc de Guiſe ſongeoit à élever ſa fortune par tous les moyens

que le merite & la politique metent en uſage dans les grands établiſſemens ; la Reine Mere travailloit de ſon côté à la retarder, ou du moins à la faire ſervir à ſes fins ; cette Princeſſe avoit goûté de la puiſſance abſoluë pendant la minorité de Charles IX. & ne pouvoit plus ſe reduire à la condition privée, le Roy avoit ateint vint ans, & donoit tous les jours des ſignes d'autorité, qui faiſoient bien conoître qu'il gouverneroit par lui-même, & que la ſeule neceſſité pouvoit le

contraindre à partager les ſoins de l'Etat avec ſa mere.

Ces conſiderations porterent la Reine à renouveler la Guère contre les Calviniſtes pour ſe rendre neceſſaire; ces Rebéles de leur côté, pleins de ſoupçons de l'entrevûë de Bayonne, levoient ſecretement des Troupes.

Ces diſpoſitions aboutirent bien-tôt à une Guère ouverte, l'Amiral s'étant flaté d'enlever le Roy à Meaux, s'y rendit avec deux mille Gentis-homes de ſon party, mais ſix mille

Suiſſes arivez la veille des Cantons Catoliques, conduiſirent la Cour à Paris au milieu d'un bataillon quaré, qui faiſoit façe de tous côtez; les Calviniſtes perdirent peu de jours aprés la Bataille de Saint Denis, & les Catoliques, le fameux Connétable de Montmorency, qui mourut de ſix bleſſures à l'âge de quatrevint ans. Le Duc de Guiſe qui deſlors étoit ſuſpect à la Cour n'y eut point de Comandement.

Quatre Batailles qui ſe donerent de ſuite entre les

deux partis, n'aiant pû acabler les Hugenots qui les perdirent toutes, la Cour reſolut de faire par des voiës ſecretes, ce qu'elle n'avoit pû executer de vive force; le Roy leur acorda la Paix à des conditions ſi avantageuſes, que des Vainqueurs n'euſſent oſé les prétendre les armes à la main; Sa Majeſté pour leur ôter tout ſoupçon contre ſa ſincerité, banit de ſon Conſeil ceux qui leur étoient ſuſpects ou créatures de la maiſon de Guiſe, il afecta de la froidreur pour ces Princes, &

flata l'Amiral de l'eſperence de Comander les Armées qu'il devoit envoïer en Flandres, pour ſoûtenir la revolte des Païs-Bas contre Philipe II. On fit toutes ces choſes avec tant de vraiſemblance, que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne en écrivit à ſon Maître; il reçut ordre de ſe liër avec le Duc de Guiſe, il eut pluſieurs conferences ſecretes avec lui & même ils tinrent pluſieurs conſeils en differens endroits, le Duc d'Aumale, le Duc de Mayene, le Cardinal de Loraine & l'Arche-

vêque de Lion s'y trouverent; la sur le plan que le Duc de Guise avoit aporté de Rome pour l'établissement de la Ligue, ils jeterent les fondemens de cète tèrible machine. La Reine étoit trop bien servie, pour ignorer leurs complots; mais le dessein d'aneantir le Calvinisme d'un seul coup, l'ocupoit tout entiere, & elle ne les jugea pas dignes de son atention.

Toutes ces marques exterieures, d'estime & de confiance, qu'on donoit à l'Amiral le plus vain des

homes, ne ſufit pas pour l'atirer à la Cour, & la Reine reſolut de l'aveugler par une démarche qui ſemblât liër les interêts de l'un & de l'autre parti, d'une chaîne indiſſoluble; elle luy fit propoſer le mariage de Marguerite de France, avec Henry Roy de Navarre, & Chef des Huguenots; l'Abé d'Elbeine ſe rendit auprès de Jeane d'Albret ſa mere pour en negocier les Articles, & Jeane vint à la Cour pour le conſomer.

La Reine en informa Marguerite ſa fille, elle crût luy

luy faire part d'une nouvele agréable, & l'aïant atirée un jour dans ſon Cabinet, elle luy dit que le Roy ſongeoit à ſon établiſſement, & que pour la moins éloigner, il vouloit luy faire épouſer le Roy de Navare, jeune Prince de grande eſperance, & préſomptif heritier de la Courone après ſes Freres. La Reine fut ſurpriſe, de trouver Madame inſenſible à ces avantages; d'abord elle s'imagina que la pudeur l'empéchoit d'épancher ſa joïe, mais elle conut ſon ereur lorſque

l'ayant preſſé de luy ouvrir ſon cœur, come à une bone mere, elle luy répondit les yeux tous humides des larmes qu'elle retenoit, qu'elle eut bien ſouhaité que le Roy ne l'eut pas deſtinée à un Prince, d'une Religion diferente de la ſiene, que la ſuite n'en pouvoit être que malheureuſe, & que la Paix toute reçente, que Sa Majeſté avoit acordée aux Huguenots, venant à ſe rompre, elle tomberoit dans la cruéle neceſſité d'étre l'enemie de ſa famille ou de ſon mary.

Ces raiſons plauſibles en aparence, mais qui couvroient l'engagement de Madame pour le Duc de Guiſe, furent d'abord penetrées par la Reine ; elle répondit à ſa fille, qu'elle étoit trop prévoïante, que les malheurs qu'elle craignoit, pouvoient ne point ariver, que le ſort des Princeſſes étoit d'être les victimes du bien public, & qu'en un mot le Roy avoit doné ſa parole à la Reine de Navarre. La Reine Mere ſortit auſſi-tôt, & laiſſa ſa fille dans une douleur inexpri-

mable. Le premier remede qui ſe preſenta à un ſi grand mal, fut d'en avertir le Duc de Guiſe, elle s'enferma dans ſon Cabinet, & luy fit part de ſon affliction, autant par ſes larmes dont les traſſes paroiſſoient ſur le papier, que par la tendreſſe de ſes expreſſions.

LETRE.

LA Reine vient de m'avertir que mon mariage eſt reſolu avec le Roy de Navare; ce coup imprévû ma frapée d'un tel étonement, que je ſuis toute

étourdie, je differe à m'abandoner au déſerpoir, juſqu'à ce que vous maïez dit, ſi ce malheur eſt inévitable, je m'étois deſtinée à vous, pourez-vous ſoufrir qu'on vous enleve vôtre bien, ſouvenez-vous des engagemens reciproques où nous ſommes entrez l'un avec l'autre, le danger de vous perdre me fait conoître plus que jamais combien vous m'êtes cher, je me ſens agitée de tant de mouvemens qu'il me faudroit plus de tems que je n'en puis dérober, pour vous les écrire, & je voudrois bien que vous les conuſſiez; voïez avec Thorigny ſi je ne pourois point vous

parler en particulier, & cependant ſoïez bien perſuadé que ſi ma vie eſt au Roy, mon cœur ne ſera jamais qu'à vous.

Cete nouvele qui bleſſoit également l'amour & l'ambition du Duc de Guiſe le jeta dans la conſternation; il en préyit tout d'un tems les ſuites funeſtes, l'apuy que cette aliance aloit doner à la maiſon de Bourbon, & les liaiſons qui naîtroient naturelement entre le Gendre, la bele-Mere, & les beaux-Freres; mais ſur tout quand il imaginoit les charmes de Marguerite, en

proïe aux libertez d'un époux; ſa douleur le portoit dans des extrémitez de dépit, qui deſlors manquerent de le perdre, & depuis il en conſerva une haine ſi vive contre toute la Maiſon Roïale, qu'elle le porta à procurer ſa ruine plus fortement que ſa propre ambition. Quant il fut un peu revenu de ſon étourdiſſement, il prit des meſures avec Thorigny, pour voir Madame en ſecret; & aprés l'avoir congediée, il s'ocupa tout entier à rechercher les moiens de détourner cet

orage; Il s'adreſſa au Nonce, il l'obligea d'aler trouver le Roy, & de luy remontrer les conſequences de ce Mariage, qui n'aloit pas moins qu'à faire un jour regner un Heretique ſur le trône des Rois trés Chrétiens ; mais Sa Majeſté, pleine de ſes deſſeins, reçût le Nonce & ſes avis, avec une froideur dont il ſe crut obligé d'informer la Cour de Rome; & ce fut par ſon avis que le Pape fit aficher au Champ de Mars, la Bule injurieuſe qui metoit la Reine de Navare en interdit, & decla-

roit tous les Princes heretiques incapables de parvenir à la Courone.

Tandis que le Duc de Guiſe s'éforçoit de metre tous ces obſtacles aux deſſeins de la Cour, la Reine qui avoit penetré les ſiens, & l'entêtement de ſa fille, ſongeoit à y metre ordre par le remede le plus éficaçe; elle obligea le Roi de le faire venir en preſence du Duc d'Anjou, & ſans lui doner d'autre raiſon que ſa ſeule volonté, Sa Majeſté lui dit qu'il vouloit qu'il ſe mariât, & qu'il ne lui laiſ-

ſoit que huit jours pour obeir. Le Duc de Guiſe aprés avoir proteſté de ſa ſoumiſſion aux ordres du Roy, ſe retira ſans rien promettre de poſitif ; il ſe ſentoit tranſporté de la plus violente colere, & craignoit ſagement de s'abandoner à des reſolutions qui ruinaſſent ſa fortune, il aſembla donc le Conſeil de ſa Maiſon ; mais aprés qu'on y eût examiné les reſources de la Cour, pendant la paix avec les Calviniſtes, qui ne demandoient pas mieux que d'emploier leurs forces con-

tre les Chefs de la Ligue. Tous convinrent d'une comune voix qu'il faloit renoncer au mariage de Madame, & fomenter ſecretement la puiſſance de la Ligue, en ſorte qu'elle pût metre des bornes à l'autorité de la Cour. Le Duc de Guiſe ne ſongea donc plus dans la converſation qu'il auroit avec Madame, qu'à lui perſuader d'éluder le mariage du Roi de Navare s'il étoit poſſible par adreſſe ou par douceur, ſinon d'obeir; mais de maniere qu'elle pût un jour proteſter

contre ſon obeiſſance forcée, & rendre ce mariage nul, ſi l'ocaſion & leur fortune le demandoient ainſi.

Thorigny cependant qui preparoit l'entrevûë ſecrete du Duc avec Madame, dit en preſence de Madame Curton, qu'elle avoit fait un ſonge la derniere nuit, qui l'avoit cruelement tourmentée ; qu'elle avoit revé, qu'on lui enlevoit un cofre chez ſon couſin, ou le plus confiderable de ſa petite fortune étoit renfermé, & qu'elle ſuplioit Madame de permetre qu'elle le fit apor-

ter dans ſa chambre, pour ſe guérir des continuèles inquietudes qu'elle en avoit. Madame y conſentit d'abord, & pendant le ſoûper du Roy, quatre inconus tranſporterent le Duc de Guiſe dans la chambre de Thorigny, qui avoit un balcon comun avec cèle de Madame.

Le chagrin eſt étranger aux jeunes perſones; la joië leur eſt ſi naturele, que l'eſperence du plaiſir leur fait oublier les plus rèëls ſujets de douleur. Madame pendant le ſoûper du Roy,

ſongeant que ce grand Duc de Guiſe redoutable à la Cour, adoré de la France, eſtimé de tout l'Univers, étoit enfermé dans un cofre, à la merci de quatre inconus, uniquement pour avoir une converſation avec elle, ne pouvoit retenir des envies de rire, qui paroiſſoient ſans fondement. Elle ſe leva de table la premiere, & ſe retira chez-elle : d'abord elle entra dans la chambre de Thorigny, où le Duc étoit deriere les rideaux de ſon lit. La crainte d'être ſurpriſe par Madame

Curton qui aloit & venoit inceſſament, ne lui laiſſa que le tems de lui dire de ne ſe point impatienter ; qu'elle aloit faire coucher tout le monde ; & qu'enſuite Thorigny le conduiroit auprés d'elle. Madame ſe mît donc à ſa toilete, & n'obmit rien dans ſa coëfure de nuit, de ce qui pouvoit ſoûtenir ſes charmes : mais quand elle vint à prendre un corſet, elle ſe trouva ſi bèle avec une ſimple chemiſe, qui laiſſoit paroître toutre ſa gorge, que ſous prétexte d'avoir trop chaud,

elle ſe mît au lit ſans autre habillement ; une ſeule couverture de tafetas piqué la couvroit juſqu'au deſſus des hanches, & laiſſoit voir diſtinctement la forme admirable de ſon beau corps. Madame en cét état atendoit ſon Amant, avec une impatience qui animoit ſes yeux, de ce feu que la jeuneſſe & l'amour rendent ſi touchant.

Enfin il parut conduit par Thorigny avec une lanterne ſourde ; & quand la lumiere réünie vint à tomber ſur Madame & ſur tous

ſes

ſes charmes, ce Prince en fut ſi ſaiſi, qu'il n'eut pas la force de ſe ſoûtenir ; il s'aſſit dans le fauteüil qu'il trouva proche du lit, & Thorigny ingenieuſe à ſervir ces Amans, leur aiant dit qu'elle craignoit que la lumiere ne paſſât par quelque ouverture, & n'éveillât Madame Curton, qui couchoit dans la chambre prochaine, elle ferma ſa lanterne, & s'éloigna le plus qu'il lui fut poſſible. D'abord ces Amans s'emporterent contre leurs Majeſtez ; la Reine-Mere & le Roy y furent

peints des plus noires couleurs ; les noms de cruels & de barbares ne leur furent point épargnez : mais l'occaſion prochaine du plaiſir leur aiant bien-tôt fait oublier leurs peines, leur entretien tomba naturelement ſur le ſujet de leur amour. Le Duc de Guiſe fit le portrait du ſien avec des expreſſions ſi paſſionées, & Marguerite y répondit en des termes ſi tendres, qu'oubliant tous deux la crainte d'être découverts, le bruit de leur converſation parvint juſqu'à Thori-

gny : Elle intèrompit leurs tranſports, pour les avertir de parler plus bas, de peur d'éveiller Madame Curton. Le Duc profita de cét avis, & s'aprochant le plus qu'il pouvoit, ſa bouche rencontra par hazard cèle de Madame : Elle fit alors toute la réſiſtance poſible ; mais avant qu'elle ſe fût débaraſſée de la force du Duc, & de ſa propre foibleſſe, il lui ravit un de ces tendres baiſers, où les ames de deux Amans ſe comuniquent avec des tranſports ſi ſenſibles.

Cet accident obligea Madame à changer de ſituation ; & prenant une des mains du Duc qui l'importunoit : *Mon cher Duc*, lui dit-elle, *au nom de nôtre amour ne pouſſez pas plus loin vos avantages ; ſoufrez que je puiſſe rapeler dans mon imagination les charmes de cete entrevûë, ſans bleſſer mon devoir, & que l'idée du crime n'aigriſſe pas la douceur de nos plaiſirs. Je vous aime, & je ſens bien que je vous aimerai toûjours. Mais puiſque le ſort ne veut pas que vous ſoyez mon Epoux, bornez vos deſirs à la poſſeſſion de mon cœur. Si*

j'avois prévû les ſuites de cét entretien, je n'en euſſe pas lié la partie. Ne me donez pas lieu de me repentir de ce que j'ai fait pour vous.

Ah ! ma Princeſſe, répondit Henri, *vous êtes ſi bèle, & je ſuis ſi amoureux, qu'il ne ſeroit pas juſte de me rien imputer de ce que je fais. Je ne ſuis plus le maître de moi-même, & l'amour exerce ſur moi un empire ſi ſouverain, qu'il m'a rendu inſenſible à toute autre choſe, qu'aux mouvemens involontaires dont il m'agite.* La converſation començoit à s'échaufer ; & qui

ſait ſi l'amour aveugle eût reſpecté la naiſſance & la pudeur de Madame, ſans un accident qui vint à leur ſecours.

Buſſi Gentil-home des plus acomplis de ſon ſiécle, s'étoit ataché au Duc d'Alençon dernier Fils de France. Son merite piquoit de jalouſie les favoris du Duc d'Anjou, & l'engageoit ſi ſouvent dans des quereles, qu'il ne ſe paſſoit gueres de jour ſans combat, dont ce brave remportoit toûjours l'avantage. Il avoit été bleſſé au bras droit qu'il

portoit en écharpe, & sortoit lui sixiéme de l'apartement du Duc d'Alençon sur le minuit, quand il fut ataqué par cinquante inconus, cete troupe qui lui fit une décharge d'armes à feu : mais les tenebres leur aiant fait manquer leur coup, ils mirent l'épée à la main. Dans ce combat aussi inégal par le nombre, que par la valeur, les agresseurs étoient au moins dix contre un. Le bruit penetra bientôt jusqu'au Louvre. La Reine-Mere ne doutant point que ses Fils ne se mé-

laſſent dans le peril, ſe leva, & courut à l'apartement de Monſieur, qu'elle cheriſſoit le plus : Elle fit éveiler en même tems Marguerite pour ſe rendre auprés du Duc d'Alençon, & calmer les mouvemens de ſa colere ; paſſion qui le dominoit ſouvent. Madame de Nevers vint fraper rudement à la porte de Marguerite : Le Duc de Guiſe ſentit alors de la fraieur ; mouvement qui ne lui étoit pas ordinaire : Et tandis que Thorigny feignoit de s'habiller pour ouvrir, & qu'elle ſe dés-habilloit

loit au contraire, il entra par le balcon dans sa chambre, & vit en passant les Courtisans qui aloient & venoient confusément. Ce trouble le fit hazarder de sortir à la faveur des tenebres : & s'étant mêlé avec les autres, il feignit d'avoir apris la nouvèle du combat en se retirant chez-lui, & d'avoir entré au Louvre pour ofrir ses services à la Reine.

Le Duc de Guise sorti de ce peril, pensa serieusement à se metre à couvert de la colere du Roy : deux jours

aprés il épouſa la Ducheſſe de Cléves, veuve du Prince de Porçian. Le mariage de Madame avec le Roi de Navarre ſe fit preſque en même tems : Jeane d'Albret ſa mere mourut pendant les aprêts, non ſans ſoupçon d'être empoiſonée ; circonſtance qui devoit ouvrir les yeux de l'Amiral, ſi la fortune ne ſe faiſoit ſouvent un jeu, d'aveugler la prudence humaine. Mais ce Chef fut inſenſible à toute autre choſe, qu'à l'eſperance dont il ſe flatoit de comander les Ar-

mées du Roy : & quand il consideroit qu'à la tête d'une armée de soldats ramassez, toûjours pauvre, quatre fois vaincu, il n'avoit pas laissé de procurer une paix avantageuse à son parti, & d'aquerir une gloire immortèle pour lui-même, il ne se prometoit pas moins quand il comanderoit une armée disiplinable & riche, que la fortune & la réputation d'Alexandre. Il se rendit donc à la Cour, pour y soûtenir dans le Conseil la guère de Flandre, qu'on y agitoit incessament pour l'ébloüir.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Le jour pris pour les nôces de Madame, on dreſſa un échafaut dans le Parvis de Nôtre-Dame de Paris: Les deux Epoux y furent conduits, & la celebration du mariage comencée par le Cardinal de Bourbon: mais quand il falut dire ce grand (*Oüy*) qui fait le reçiproque engagement des parties, il fut impoſible de le faire prononçer à Madame, qui vouloit ſe conſerver au Duc de Guiſe, à quelque prix que ce pût être. La preſence d'eſprit du Roi ſupléa à ſon oſtination;

Sa Majeſté apuia ſa main ſur la tête de Madame, qu'il fit incliner ; & le Celebrant aiant pris ce ſigne pour un conſentement, acheva la ceremonie. Le Roi de Navare ſuivi des principaux Calviniſtes, ſe retira dans l'Archevêché pendant qu'on celebroit la Meſſe.

La Reine-Mere ſous prétexte de rendre cete union plus ſolemnele, y avoit mandé tous les Princes de la Maiſon de Loraine. Sa politique avoit ainſi rendu la Cour nombreuſe, pour enveloper tous les Chefs des

Huguenots, & pour avoir plus de forces, par la quantité des Seigneurs Catoliques qui s'y trouveroient réünis.

Toutes choſes étant acheminées prés de leur fin, le Roy tint un Conſeil particulier, dans lequel il n'admit que la Reine-Mere, le Duc d'Anjou, & le Duc de Guiſe; ce fut là pour la premiere fois qu'il découvrit à ce dernier, les principes & les progrés de ſes deſſeins contre les Huguenots : & l'aiant enſuite piqué d'honeur par le ſouvenir de la

mort de ſon Pere, il le chargea de ſe défaire de l'Amiral, par les voiës qu'il jugeroit les plus conformes à ſa vengeance : ſur tout il l'avertit de ne rien entreprendre qu'avec certitude de l'executer, & de garder le reſte de l'entrepriſe dans un profond ſecret. Il ne l'inſtruiſit point de la réſolution qu'il avoit faite de ſauver le Roy de Navare de ce maſſacre, de peur de refroidir l'ardeur de la Ligue, dans une ocaſion où elle étoit ſi neceſſaaire. Ainſi le Duc de Guiſe crût pendant quel-

ques jours, que ſans y contribuër, ſon amour & ſon ambition ſeroient débaraſſez d'un ſi redoutable Rival.

Entre les Gentis-homes à qui le Duc de Guiſe donoit penſion, Maurevel autrefois ſon Page, étoit un home vindicatif juſqu'à la fureur. Il avoit aſſaſiné ſon Gouverneur pour en avoir été châtié. Ce Prince l'envoia chercher, & ſans lui comuniquer la part que la Cour avoit à ce meurtre, il lui dona ordre de tuër l'Amiral, à la premiere ocaſion

favorable qu'il en trouveroit. L'aſſaſin ſe poſta dans une ſale baſſe d'un Chanoine de Saint Germain de l'Auxerois, armé d'une arquebuſe chargée de trois bâles. Il lâcha ſon coup ſur l'Amiral qui ſortoit du Louvre ; mais l'aiant tiré de côté, le coup porta ſur le bras de l'Amiral, qu'il fracaſſa, & dont l'os lui ſauva la vie. Maurevel ſortit par une porte qui done ſur le Quay de l'Ecole, monta ſur un Cheval vigoureux qui l'atendoit, & ſe mît bien-tôt à couvert des pourſuites de la Juſtice.

Cete faute déconcerta les meſures de la Cour. Le Roy joüoit à la paume quand il en fut averti ; & ſoit par politique, ou du regret de voir le coup manqué, il entra dans une ſi furieuſe colere, qu'il ôta tout ſoupçon aux Calviniſtes d'avoir part à ce coup. Il ala lui-même viſiter l'Amiral, dont les plaiës, quoique conſiderables, ne furent pas jugées mortèles : & ſous prétexte de le metre à couvert des entrepriſes de ſes enemis, Sa Majeſté lui dona ſes propres gardes, afin qu'il ne

ui pût échaper.

Ces démarches flateuſes n'empêcherent pas que les Calviniſtes ne tinſent Conſeil la même nuit dans la chambre de l'Amiral. Ils réſolurent de preſenter le lendemain une Requête au Roy contre le Duc de Guiſe, afin d'avoir raiſon de l'aſſaſinat comis par ſon ordre : & ſuposé qu'ils n'obtinſent pas toute ſorte de ſatisfaction, ils convinrent de l'enlever de Paris.

Le Roy de ſon côté aſſembla ſon Conſeil ſecret, à l'exception du Duc de

Guiſe, à qui il fit défendre d'entrer au Louvre pendant tout le jour, & doner ordre de s'aſſûrer des Capitaines des quartiers de la Vile où ſon nom étoit en ſinguliere veneration. La Reine informée de la réſolution des Calviniſtes, fit avançer dans le Conſeil l'éfet de la Conjuration : Sa Majeſté en comît l'execution au Duc de Guiſe, pour deux raiſons; l'une, qu'il ne pouvoit réüſir qu'en expoſant beaucoup ſa perſone, & ſans fruit pour ſa fortune, puiſque les Calviniſtes aca-

blez, la Ligue devenoit inutile ; l'autre, que s'il ne réüſiſoit pas, la haine inſeparable d'une action ſi cruële, retomberoit ſur celui qui en étoit l'executeur. Ce Prince voulut bien s'en charger, pour deux raiſons toutes contraires ; parce, que ſi la Conjuration réüſiſoit, il y envelopoit tous ſes enemis, & particulierement le Roi de Navare, qu'il ne contoit pas lui pouvoir échaper : & que ſi elle ne réüſiſoit pas, le danger de la Religion fourniroit un prétexte aux Catoliques

liguez, dont il étoit Chef, de prendre les armes : ce que l'éfort de ſa politique n'avoit encor pû lui procurer.

Tout le monde y trouvant donc ſon compte, & la Reine-Mere auſſi, qui ne doutoit point que les ſuites d'une tèle violence ne donaſſent aſſez d'afaires au Roi, pour ne pouvoir ſe paſſer d'elle ; on en fixa l'execution à la nuit prochaine, veille de Saint Barthelemy. Les Capitaines des quartiers de la Vile de Par s prévenus des ordres du Duc

de Guiſe, entrerent ſur la brune au Louvre, & furent introduits dans le Cabinet du Roi.

Sa Majeſté leur fit entendre que n'aiant pû déraçiner le Calviniſme par la force des Armes, il avoit fait conſulter les plus habiles Caſuiſtes de France & d'Italie, qui tous d'un même ſentiment, convenoient que pour conſerver le Chriſtianiſme dans ſa pureté, il n'étoit point de moyens illegitimes; qu'il découvroit tous les jours des complots contre ſa vie & contre ſon Etat, tramez par les Hugue-

nots ; que l'ereur infectoit de maximes contraires à la Monarchie : & qu'en un mot, pour finir les guères Civiles, & prévenir les malheurs infinis qui devoient en ariver, il avoit réſolu de faire exterminer dans tout ſon Royaume les Calviniſtes oſtinez qui refuſeroient de ſe convertir ; qu'ils euſſent ſoin de tenir les Bourgeois ſous les armes ; & qu'au ſignal qui leur ſeroit donné par la cloche du Palais, ils entraſſent dans les maiſons des Huguenots, ſous les ordres du Duc de Guiſe,

Guiſe, & ne pardonaſſent à aucun de ces Heretiques.

Le peu de diſtance que la Reine laiſſa entre l'ordre & l'execution, qui ne ſufit qu'à peine pour avertir les Bourgeois, empècha qu'un ſecret partagé entre tant de perſones, ne fut éventé; car il n'étoit que minuit quand elle fit doner le ſignal, ſans atendre la derniere reſolution du Roi, dont le cœur touché de pitié, avoit repugnance, d'un ſi horible maſacre; toutes les fenêtres ſe trouverent éclairées de lanternes, & on proçeda à ce

maſacre avec la tranquilité d'un ſuplice qui ſe fait dans les formes, exemple de ſeverité qui doit conſacrer à jamais la douceur du regne fortuné où nous vivons.

Le Duc de Guiſe ſortit de ſon Hôtel ſuivi de quatre cent Gentis-homes Catoliques, & marcha droit au logis de l'Amiral, dont il trouva les portes fermées; il ſe mit en devoir de les enfonçer, & l'Amiral prévenu que ce bruit partoit de quelque diferend entre ſes Gardes, n'y fit d'abord aucune atention; mais un Valet de Chambre

l'aiant averti qu'on enfonçoit la ſeconde porte, & que ſes Gardes y aidoient eux-mêmes, alors mais trop tard, il ſe repentit de ſa credulité.

N'étant pas en ètat de ſe défendre, il ſe mit à genoux ſur ſon lit, & reçitant un Pſeaume de David de la traduction de Marot, il atendit la mort avec le ſang froid, dont il avoit coutume de faire les choſes les plus indiferentes. Le nommé Beſme domeſtique du Duc de Guiſe, fut le premier qui parut dans ſa cham-

bre; ce vieillard venerable le voiant avancer l'épée à la main, lui dit, *jeune homme n'a-tû point de reſpect pour ma vieilleſſe:* Au lieu de réponſe il en reçût un coup d'épée dans le ventre, & d'autres étans ſurvenus, lui donerent pluſieurs coups de pertuiſane au travers du corps, & meſme du viſage; ce qui le défigura ſi fort, qu'après avoir jeté ſon corps par les fenêtres ſur le pavé de la Cour, le Duc de Guiſe qui s'y ètoit poſté, eut peine à le reconoître; Ce cadavre paſſa entre les mains de la

populace qui lui fit toutes ſortes d'indignitez, juſqu'à le porter à Monfaucon, d'où les reſtes furent arachez la nuit par les ſerviteurs de ſa maiſon, & enſevelis ſecretement au Château de Chantilly.

L'impatience du Duc de Guiſe pour aprendre le ſort du Roi de Navare, le conduiſit de la au Louvre, & ſon premier ſoin fut d'aler à l'apartement de Marguerite; un accident funeſte y fit naître un avanture plus favorable à ſon amour, que n'auroient pu faire toutes

les ocaſions de plaiſir.

Un Gentilhome huguenot, nomé Teſan, bleſſé d'un coup d'épée dans le coude, & d'un coup de pertuiſane dans le bras, fuioit les aſſaſſins qui s'éforçoient de l'ateindre; & trouvant la porte de la Reine de Navare ouverte, il ſe jeta dedans à corps perdu; il eut aſſez de preſence d'eſprit, pour comprendre qu'on n'eût osé l'aſaſiner entre les bras de cete Princeſſe; il leva ſa couverture, & l'embraſſant avec la force, & la hardieſſe que la crainte de la mort eſt capa-

ble d'inſpirer, il mit ſes boureaux dans la neceſſité de le ſeparer d'elle, s'ils ne vouloient haſarder de bleſſer la Reine en le poignardant; ils tâchoient d'aracher cete Princeſſe de ſes mains, ſans qu'elle ſeut elle-même ſi ce n'étoit point à elle qu'on en vouloit, quand le Duc de Guiſe entra.

Un ſpectacle ſi particulier l'étona; la Reine de Navare en chemiſe entre les bras d'un jeune home bien fait, lui inſpira d'abord des mouvemens de dépit, & de jalouſie; mais un peu de refle-

ction, joint au ſang qui couloit des bleſſures de Teſan, dont la chemiſe de cète Princeſſe étoit toute teinte, lui fit ſoubçoner la verité de l'aventure; il fit retirer les gardes, & dona la vie à ce Gentilhome en faveur de la Reine; mais il ſe trouva lui-même fort embaraſſé, quand il ſe vit ſeul avec elle, la frayeur avoit écarté toutes ſes femmes, Teſan s'étoit évanouï du ſang qu'il avoit perdu, & Marguerite de la peur qu'il lui avoit faite, il ala chercher du ſecours, & ne trouvant perſone, il rentra,

tra, & ferma la porte ſur lui pour n'être pas trouvé ſeul avec la Reine en l'état qu'il étoit.

Teſan avoit repris ſes ſens, mais il ne voulut jamais ſortir du lit de Marguerite, tant la fraieur de la mort s'étoit emparée de ſon imagination ; Le Duc de Guiſe prit donc la Reine entre ſes bras, & la porta dans ſon cabinet ſur un lit de repos: Tous ces mouvemens ne purent ſe faire, ſans que l'amour du Duc de Guiſe y trouvât ſon compte; & il eſt aiſé de juger

qu'une femme en chemiſe, prévenuë d'une fraieur ſi forte, n'avoit guère ſongé à cacher des beautez, que ſa pudeur n'avoit juſqu'ici expoſées aux yeux de perſone; ſes bras étoient negligeament étendus ſur elle, ſa gorge découverte ſe levoit & s'abeſſoit au gré des ſoupirs qui lui échapoient, & le reſte de ce beau corps en déſordre & preſque nud, avoit tout à fait changé la ſituation du cœur du Duc de Guiſe; la colere & la vengence s'étoient éteintes, un feu plus charmant s'étoit

emparé de ſon ſein, & le reſpect cedant à l'amour qui n'avoit pas même pour témoins les yeux de Marguerite évanoüie, il aloit permetre à ſa bouche, de ceuillir des baiſers ſur ce beau corps, que la nature ſembloit avoir pris plaiſir de former, avec toutes les proportions & tous les agrémens capables d'iriter les deſirs; mais par malheur pour ſon amour, Marguerite revint tout d'un coup à elle, elle ne pouvoit ſortir de la ſurpriſe extrême, de ſe voir en cet état expoſée aux yeux &

aux careſſes temeraires du Duc de Guiſe; la colere & la pudeur furent les premiers mouvemens qui parurent ſur ſon viſage, & elle obligeoit le Duc de Guiſe à ſe retirer, quand ſes femmes revenuës de leur fraieur, heurterent à la porte de ſon apartement, elles entrerent & le Duc ſortit pour aler à celui du Roi; Il y trouva le Roi de Navare & le Prince de Condé, que Sa Majeſté y avoit fait conduire, & qu'elle forçoit par la crainte d'une mort inévitable de renoncer aux ereurs de Calvin.

Charles IX. ne joüit pas lontems du fruit du masacre de la Saint Bartelemi; les Huguenots étoient plus iritez qu'afoiblis, & le Duc d'Anjou élu Roi de Pologne, dont il alla se metre en posesion, les laissa par son absence dans la liberté d'entreprendre de nouveles revoltes; le Duc d'Alençon esprit leger & remuant, piqué de la grandeur de son frere, n'aiant pu obtenir du Roi la Lieutenance generale du Roiaume, étoit determiné de s'aler metre à leur tête; le Roi de Navare & le

Prince de Condé, Catoliques par force, ne pouvant eſperer à la Cour l'indépendance qu'ils avoient dans leur parti, s'étoient ſecretement engagez avec les Rebeles, mais toutes ces pratiques furent découvertes par la Reine. Cependant le Roi étant tombé en langueur, ſoit par l'excés des exercices violens come la Chaſſe & le Manége qu'il aimoit paſſionément, ſoit à cauſe d'un Voiage qu'il avoit fait précipitament à Orleans, & où il s'étoit épuiſé auprés de Marie Touchet, bele fille dont

l étoit amoureux, soit à cause du poison come quelqu'uns l'ont prétendu, se sentoit afoiblir tous les jours; la Reine Mere pour conserver le Roiaume au Duc d'Anjou son fils bien aimé, mais pour lors en Pologne, fit arèter le Roi de Navare & le Prince de Condé. Charles violent come il étoit, leur eut sans doute fait un mauvais parti, mais le Ciel qui préparoit le bonheur present de la France par le regne miraculeux de Loüis le Grand, petit-Fils & digne suceſſeur

d'Henry IV. retira le Roi du monde le 30 May 1573, à l'âge de vingt-cinq ans. La Reine pratiquant ſes artifices ordinaires, retint ces Princes dans une captivité qu'elle leur fit croire volontaire, & même honorable, & les conduiſit à Lion au-devant du Roi qui les remit en pleine liberté.

Fin de la premiere Partie.

LE DUC DE GUISE.

SECONDE PARTIE.

LEs hautes eſperances qu'on avoit conçuës d'Henry III. pendant qu'il étoit Duc d'Anjou, étouferent bientôt les regrets de la mort de

Charles IX. La reputation de ſa valeur retint quelque tems les factions, dans les bornes de l'obeiſſance ; mais quand ſon retour & ſon ſéjour en France, eurent doné le tems aux Chefs de parti de tâter ce Prince, ils reconurent que ces inclinations étoient abſolument contraires à cete avidité de gloire, qui l'avoit rendu avant vint ans, les delices de la France & la tereur des Etrangers ; ils ceſſerent de craindre, qu'acoutumé à comander en perſone les Armées de ſon frere, il ne

oudroiât ſes enemis, quand
l ſeroit à la tête des ſienes;
ls penetrerent ſon pen-
hant naturel à la moleſſe,
& recomencerent des trou-
oles plus dangereux qu'au-
paravant.

En efet depuis qu'il eut ſuccedé à la Courone de France, qu'il avoit tant deſirée, il ne fit pas une démarche qui ne fut ruineuſe; il reçut à Varſovie la nouvele de la mort de ſon frere, avec des letres de la Reine ſa mere, qui le preſſoient de ſe rendre en France; aiant aſſemblé ſon Conſeil ſecret

il y mit en déliberation ſon retour, & la maniere dont il le devoit faire : Les plus ſages eſtoient d'avis qu'il convoquât la Diete de Pologne, qu'il eſſaiât de ſe conſerver cete Courone avec celle de France, ou de faire élire à ſa place, le Duc d'Alençon ſon frere, dont la preſence, & l'eſprit inquiet ne le laiſſeroient jamais regner paiſiblement en France; mais les Favoris perdus de l'amour des plaiſirs, regretant tous les momens qu'ils reſtoient dans ce rude climat, l'emporterent ſur

la bienſéance, & ſur l'intereſt d'Etat, & firent faire au Roi le perſonage d'un aventurier. Dés le même jour, aprés avoir laiſſé ſur ſa table un billet écrit de ſa main, au ſujet de ſon départ, il prit la poſte acompagné de quelques-uns de ſes domeſtiques & fuiant à toute bride, il ne s'arèta que quand il crut être hors des terres de Pologne.

Les Princes d'Italie le reçurent avec les reſpects, que ſembloient meriter deux Courones dont une étoit le prix de ſon propre merite;

& les Venitiens démentant ce caractere d'indépendance qui leur eſt propre, le firent ſervir par cent Nobles, qui rempliſſoient les fonctions des plus bas Oficiers, avec une exactitude & une ſoumiſſion, que l'hiſtoire n'a pas laiſſé ſans reproche; Ces honeurs furent ſuivis de tant de plaiſirs, que ce Prince qui en étoit afamé, en prit avec avidité, & qu'il en porta les marques le reſte de ſa vie, par une maladie qui le priva de poſterité; malheur d'autant plus funeſte pour lui, que les fa-

ctieux de France, en donerent une plus libre étenduë à leurs rebèles projets ; Il ariva à Lion, & trouva ſa Mere acompagnée de toute la Cour, & du Duc de Savoie, qui venoit ſoliciter la redition des places de Pignerol, Perouze & Savillan; ce qu'il obtint à force de preſens, dont il corompit les Favoris du Roi ; évacuation ſi préjudiciable à la France, que le Duc de Nevers, pour lors Gouverneur de ces Places, exigea du Roi une ordre par écrit, & fit enregiſtrer ſes proteſtations

dans tous les Parlemens du Roiaume avant d'obeir; précautions genereuſes, mais qui lui atirerent la haine ſecrète de ſon Maître.

Enfin quand il eut expedié les afaires ètrangères, il ſongea à celes de ſon Roiaume, qu'il ſavoit être partagé entre deux factions ſi puiſſantes, qu'il ſembloit être reſté ſeul au milieu; Il tenoit ſouvent des conſeils, autant pour découvrir l'intention de ceux qu'il y admetoit, que pour les entendre aprofondir cete matiere, & en tirer des ouvertures

es qui convinſſent à ſes
eſſeins.

Ceux qui s'ouvroient ſin-
erement étoient d'avis que
e Roy prît des réſolutions
igoureuſes, & qu'il ache-
ât par la force & à la tête
le ſes Armées, de confon-
re ſes Enemis. Mais les
avoris, à qui le Roy s'étoit
bandoné par moleſſe & par
anité, enivré des loüanges
utrées dont ils le com-
loient en particulier & en
ublic, étoient dans des
entimens contraires : Ils
'oſoient encor eſperer le
omandement des Armées,

& d'ailleurs ils ne peuvoient s'enrichir que dans la paix, où les deniers Royaux étoient diviſez entr'eux avec égalité : juſques là, que le Roy tenoit deux fois la ſemaine un Conſeil particulier, qui ne tendoit qu'à les élever, & à partager également ſes faveurs entre le Duc d'Eſpernon & le Duc de Joyeuſe, qui avoient enfin fixé la faveur démeſurée du Roi. Ils ne ſoufroient plus qu'aucuns des Courtiſans l'aprochât, & l'avoient perſuadé de vivre en la maniere des Rois

Orientaux, qui paroiſſent rarement en public, & ſeulement pour y répandre la majeſté de leur caractere. Cete conduite tout-à-fait opoſée à l'inclination des François, alienoit de lui l'afection des Peuples; & le ſervice des Seigneurs, qui le voiant abandoné à deux homes qui engloutiſſoient les bienfaits de la Cour, & même la ſubſtance des Provinces, ſe retiroient chez-eux avec indignation.

Entre ces deux amis, le Roi de ſon mouvement, & dans le ſecret de ſon cœur,

en choisit un, qui tenoit de tous les deux ce qu'ils avoient de méchant ; car acoûtumé aux pernicieuses maximes des Machiavel, il formoit des projets si rafinez, & qui avoient besoin de tant de ressorts pour réüsir ; qu'ils n'arivoient presque jamais à leur fin.

Il résolut donc d'entretenir la paix, dans laquèle il doneroit toutes les Charges qui viendroient à vaquer à ses Favoris, pour ôter insensiblement les forces de l'un & de l'autre parti, & fit à même tems dessein de cometre si souvent les

Chefs de la Ligue contre ceux des Huguenots, qu'ils s'afoibliſſent & ſe détruiſiſſent enfin l'un l'autte : mais l'évenement loin de répondre au projet, acheva de ruiner l'autorité Royale ; car les Chefs voians qu'on ne metoit point de frein à leurs entrepriſes, ni à cèles de leurs Enemis, pratiquerent tant d'artifices pour ſe ſoûtenir de part & d'autre, qu'ils atirerent toute la France dans l'un ou l'autre parti. Le Roi reſta ſeul entre-deux, avec un petit nombre de Favoris, qui n'é-

toient recomandables que par ſon aveuglement, au reſte en execration à tout le Royaume, & même aux Etrangers, chez qui il s'en répandoit des bruits mortels à la réputation du Prince.

Le Duc de Guiſe de ſon côté, aidé des ſages conſeils du Cardinal ſon oncle, penetroit en quelque maniere dans les deſſeins de ſon Maître, & prenoit les meſures les plus étroites pour en profiter. Il afectoit une conduite toute contraire à cèle du Roi; ſa maiſon étoit ouverte aux

Gentis-homes, qu'il caroiſſoit également, pour ne point faire de jaloux. Jamais il ne ſolicitoit la Cour d'aucunes faveurs pour lui; & negligeant en aparence ſa propre élevation, il s'emploioit pour tout le monde avec ardeur : mais ſur tout il s'apliquoit ſecretement à décrier la réputation du Roi, en donant des intentions ſiniſtres à toutes ſes actions ; déſordre qui devint ſi public, que les Predicateurs avoient la hardieſſe d'en faire des portraits injurieux dans les pre-

mieres Chaires de Paris. Il fomentoit la diviſion qui étoit dans la Maiſon Royale, entre le Roy & le Duc d'Alençon ſon frere : ce ſtratagême lui réüſiſoit d'autant mieux, que le caractere inquiet, & l'ambition ſans regle de ce jeune Prince : d'ailleurs peu capable, étoit aidez des artifices de la Reine de Navare ſa ſœur : Elle ne ceſſoit point de l'iriter contre le Roi & contre les Favoris, dont l'inſolence aloit juſqu'à l'inſulter publiquement, ſur ſa mauvaiſe mine,

&

& ſur ſon peu de credit. Ces diſpoſitions le lierent bien-tôt d'interêt avec le Roi de Navare : ſouvent ils tenoient des conſeils pour aſſûrer leur retraite de la Cour. La Reine-Mere en eut des ſoupçons, & faiſoit obſerver ſecretement le Duc d'Alençon par des gardes, qui ſous prétexte de lui faire honeur, avoient ordre de le ſuivre par tout. Il s'en aperçût bien-tôt, ce qui l'obligea de hâter ſon départ : Il en confera avec Marguerite ſa ſœur ; & dés le même jour elle fit apor-

ter une groſſe corde dans ſon cabinet, cachée dans une vieille male; le Duc ſe rendit chez elle ſur le minuit, ſuivi de Buſſy & d'un valet de chambre; ils atacherent la corde à la croiſée, firent paſſer le valet de chambre le premier, le Duc déçendit enſuite, & Buſſy le dernier.

Il faiſoit un grand clair de lune, le Duc de Guiſe revenoit ſeul d'un endroit où s'étoit tenu le conſeil ſecret de la Ligue, & paſſoit deriere le vieux Louvre, où la Cour étoit alors; il

n'ariva qu'au moment ou Buſſy deſçendoit, & l'aiant reconu, il s'abandonna à des mouvemens jaloux, d'autant plus aiſément, que les Favoris du Roi publioient qu'il eſtoit amoureux d'elle, & qu'il étoit le lien de l'amitié étroite du frere & de la ſeur. La jalouſie qui n'entre que rarement dans l'âme des grands homes, s'y fait d'ordinaire reconoître par de grandes fautes; le Duc de Guiſe ſans reflexion courut droit au Château, & ſe ſervant du privilége de ſa Charge de

Grand Maître de la Maison du Roi, il ariva à l'apartement de la Reine de Navare, separé de celui du Roi son mari ; car ce Prince l'aiant épousée par politique, & elle par forçe, ils avoient fait lit à part dés le lendemain de leurs noçes, & mesme il couroit un bruit, que le mariage n'avoit jamais été consomé ; il frapa doucement à la porte de l'antichambre, où il vit de la lumiere ; mais les femmes de la Reine l'èteignirent, croiant que la fuite du Duc d'Alençon fut divulguée, &

que le Roi, ou sa Mere vinsent leur en faire des reproches: Cete précaution anima la jalousie du Duc de Guise, il ne douta plus que sa Maitresse ne fut coupable, puisqu'elle se cachoit; il recomença à fraper, & Thorigny ètant venuë au bruit, reconut sa voix, & lui ouvrit; & où alez-vous à presẽt, lui dit-elle, sommes-nous découvers; sans doute, lui répondit fierement le Duc, où est la Reine. Thorigny le prit par la main, & le conduisit dans son cabinet, où elle medi-

toit les excuſes qu'elle devoit faire au Roi ; mais quand au lieu de Sa Majeſté, elle vit entrer le Duc, elle lui dit, *Ah ! mon Dieu que vous m'avez causé de fraieur, & quel accident vous conduit ici à l'heure qu'il eſt, ſi vous étiez découvert, vous me perdriez ſans reſourçe.*

Il eſt impoſſible que je vous perde, répondit le Duc, que la jalouſie tranſportoit au point d'avoir étoufé dans ſon âme, toute ſorte de conſideration & de reſpect, vous vous perdez aſſez vous-même. Non,

Madame, je ne l'euſſe jamais cru, malgré tous les bruits qui en courent, ſi mon cœur n'en eut eſté convaincu par mes yeux; vous m'avez oublié, & vous vous étes oubliée vous-même, juſques à vous abandonner à la paſſion d'un ſimple Gentil-home, & vous y gardez ſi peu de meſure, que dans une nuit auſſi lumineuſe que celle-ci, je viens de le voir déçendre des fenêtres de vôtre apartement, à l'aide d'une corde.

Marguerite penetrant alors l'ereur du Duc, ne fut

pas fâchée de laiſſer aler ſon emportement juſqu'au bout, vous ne me répondez-rien continua-il, & vous avez raiſon, auſſi-bien n'eſt-il point d'artifice, qui pût couvrir ce que mes yeux ont vû; ſi j'en avois cru ma colere, j'aurois averti le Roi de ce comerce, ma vengeance le demandoit, & vous le meritiez; l'indifference que je veus avoir pour vous le reſte de ma vie, m'en a détourné; je ne viens que vous dire, que je vous abandone à l'indignité de vôtre nouvele conquête, & que je prens

moins de part à vos actions, que le plus inconu des homes.

Si j'étois dans une situation plus tranquile, lui répondit la Reine, je vous punirois de vôtre extravagance, en vous laissant dans vôtre éreur, vôtre emportement n'est pardonable, qu'à la violence de la pasion qui vous aveugle. Malheureuse que je suis, à quoi m'ont servi tant de marques de tendresse, & de fidelité pour vous, si je n'ay pû aquerir dans vôtre cœur, ni estime, ni confiance, & si vos yeux

ſont auſſi faciles à prévenir contre moi, que ceux des ètrangers: hé bien vous avez vû ſortir Buſſy par ma fenêtre, & par conſequent je l'aime, & ſans doute je viens de le combler de mes faveurs. Je pardonerois à Joyeuſe & à d'Eſpernon de le penſer ainſi; mais le Duc de Guiſe que j'ai comencé d'aimer auſſi-tôt que j'ai comencé de me conoître, à qui je m'étois deſtinée ſans avoir égard à mon rang, à qui j'ai ofert de me ſacrifiër plûtôt que d'être unie à un autre, & pour qui je me

conſerve entiere, malgré les obligations du mariage; enfin pour qui j'ai perdu la tendreſſe de ma mere, l'amitié du Roi, les égards de mon mari, & peut-être ma reputation; qu'en un ſeul moment je perde le fruit de tant de ſacrifiçes, & que je paroiſſe à ſes yeux, noirçie de la plus honteuſe infidelité, non je ne puis m'en conſoler.

Et que voulez-vous donc que je penſe, de ce que j'ai vû, répondit le Duc; la Reine ſe tût, mais Thorigny qui étoit preſente, lui con-

ta exactement le départ du Duc d'Alençon, & les précautions qu'il avoit falu prendre, pour faciliter ſon évaſion. Alors le Duc atendri, ſe jeta aux genoux de Marguerite, & lui demanda pardon en des termes ſi touchans & ſi animez, qu'il l'eut ſans doute obtenu, & peut-être quelque grace particuliere, pour gage d'un plus ſolide racomodement; mais un accident troubla ces tendres diſpoſitions.

Les femmes de la Reine avoient ordre de brûler la corde, de crainte qu'elle ne

découvrit la complicité de leur Maitreſſe, & avoient fait ſi grand feu, qu'il avoit pris à la cheminée. La flâme ſortant par torens ſur le comble du Château, frapa les yeux des ſentineles, & la garde étant acouruë à la porte frapoit rudement, & à coups redoublez; Marguerite crut être trahie, auſſi bien dans la fuite de ſon frere, que dans ſon comerce avec le Duc de Guiſe; le bruit augmentoit, il faloit ſe dèterminer, & le Duc ne pouvoit ſe reſoudre à ſe cacher, parce que s'il eut

été découvert, il y aloit de la vie; Marguerite prit le parti de le laiſſer dans ſon cabinet, où il ſe tenoit ſur ſes gardes, l'épée d'une main, & le piſtolet de l'autre; car dans ce tems de troubles, on ne ſortoit jamais qu'armé; elle courut elle-même à la porte, mais quand elle eut apris le ſujet du tumulte, elle ſe remit de ſa fraieur, & fit tendre un drap moüillé bien exactement devant la cheminée; le feu qui n'avoit pris qu'aux plâtres, s'amortit auſſi-tôt que l'air n'eut plus la liberté du paſſage.

Ce malheur évité, Marguerite rejoignoit le Duc dans ſon cabinet, mais le jour començoit à paroître, & mit ces Amans dans de nouveles inquietudes; Tandis qu'ils cherchoient enſemble les voies de faire ſortir le Duc ſans eſtre reconnu, le mal croiſſoit à vûë d'œil, & le jour devenoit plus grand; mais come les malheurs ſe ſuivent, il en ſurvint un plus redoutable. Le Duc d'Alençon s'étoit rendu à Sainte Geneviéve, ſes domeſtiques du conſentement de l'Abbé

avoient fait un trou à la muraille du jardin qui étoit cele de la Vile; le Duc sortit, trouva des chevaux de poste qui l'atendoient au Faubourg saint Marçeau, & prit la route d'Angers, vile capitale de son apanage; l'Abbé vint lui-même avertir le Roi de sa fuite, quant il le crut assez éloigné, pour ne pouvoir être ateint.

Le Roi alarmé fit éveiller la Reine Mere, & tous deux vinrent à l'apartement de la Reine de Navare; elle en fut avertie par Thorigny qui veilloit sans cesse, & n'eut

n'eut que le tems de rentrer dans ſa chambre, & de ſe metre au lit, à demi déſabillée ; d'abord le Roi s'emporta contre ſa ſœur, juſqu'à lui dire des injures indignes de ſon rang, & Marguerite començoit à s'excuſer, avec l'aide de ſa Mere, quand pour comble de trouble, on leur aporta la nouvele du départ du Roi de Navare ſon mari; il avoit fait la veille une partie de chaſſe, & feignant de ſuivre un Cerf, il ſe retiroit dans ſon Gouvernement de Bearn.

Cet accident nouveau confondit le Roy, & ſa colere paſſant des paroles aux éfets, il ſortit, & donna des gardes à Marguerite, avec ordre de reſter priſoniere dans ſon apartement. La Reine Mere le ſuivit pour moderer ſon couroux, on dépécha des troupes pour courir aprés ces Princes; mais les Officiers, dont la plûpart étoit dans leurs interêts, ralentirent ſi bien leur marche, qu'ils n'ateignirent ni l'un ni l'autre; Marguerite ſe leva, & paſſant dans ſon cabinet, où

le Duc de Guiſe s'impatientoit, elle y porta ſa nouvele douleur. Elle étoit indignée de l'afront qu'elle venoit de recevoir ; les larmes tomboient de ſes yeux en abondance. *Mon cher Duc*, lui dit-elle, ſe laiſſant aler ſur un fauteüil, *il n'y a plus que vous au monde qui me puiſſiez ſecourir : J'ai tout abandoné pour vous, & tout m'abandone à cauſe de vous.*

Une bele femme qu'on aime, qui ſoufre, & qui pleure, eſt un objet bien capable d'émouvoir à la vengeance. Le Duc de Gui-

ſe lui promit de la tirer de la tyranie qu'on exerçoit ſur elle, & la ſatisfit autant par les tendres ſermens d'un atachement inviolable, que par les eſperances aſſez legitimement conçûës d'une meilleure fortune. Mais il étoit queſtion de tirer le Duc du Louvre ſans être découvert : une dificulté preſque inſurmontable ſe preſentoit, qui étoit de tromper la garde que le Roi venoit de doner à ſa ſœur. Le hazard y avoit pourvû : L'Oficier qui la comandoit avoit été élevé Page du Duc

de Guiſe, & lui devoit ſa fortune ; ce Prince ne craignit point de ſe confier à lui ; & quand il ſçût le peril de ſon Maître, il fit mettre ſes gens ſur la galerie en dehors, & conduiſit le Duc en bas, par un eſcalier dérobé qui déçendoit dans les cuiſines, envelopé dans la capote d'un ſoldat.

Cependant le Prince de Condé qui s'étoit retiré en Alemagne, y ſolicitoit un ſecours en faveur des Huguenots. Il l'obtint auſſitôt que le Duc d'Alençon, préſomptif heritier de la

Courone, ſe fut mis à leur tête. Tandis que le Prince Caſimir aſſembloit ſes Troupes, Thoré le cadet des Mommorançis, partit à la tête de deux mil chevaux & de trois mil fantaſſins, pour aler joindre le Duc d'Alençon, avant que les forçes de la Cour l'euſſent acablé : ce fut alors que le Roi ſentit la foibleſſe de ſon autorité ; car quand il voulut faire marcher ſes Troupes, ſans avoir pris des meſures avec les Chefs de la Ligue, il y trouva tant d'obſtacles par la lenteur

des Oficiers, qui sous divers
prétextes s'excusoient de se
rendre à leurs Drapeaux,
qu'il fut contraint de dissi-
muler, & de nomer le Duc
de Guise Lieutenant gene-
ral de ses Armées en Cham-
pagne.

Ce Prince s'avança sur les
Frontieres de Loraine au
devant des Alemans, qui
ne cherchoient qu'à gagner
du terain. Il les ateignit
prés de Dormans, & les
contraignit de livrer com-
bat, avant de rencontrer
le Duc d'Alençon. La for-
une balança quelque tems,

& començoit à ſe declarer contre l'aîle gauche, où comandoit le Duc de Maïenne, quand le Duc de Guiſe ſon frere y courut ; & donant des premiers, il y reçût un coup d'arquebuze au viſage, qui le renverſa ſur la croupe de ſon cheval : Ses Ecuïers l'emporterent dans ſa tente, & le bruit de ſa mort s'étant répandu parmi les ſiens, y répandit auſſi la fraïeur à un tel point, que Fervaque prit la fuite, & ne s'arêta qu'à Paris. Il le remplit de douleur & de deüil, par la nouvele

vele de la perte de la Bataille, & ſur tout de la mort du Duc de Guiſe. Les Boutiques y furent auſſi-tôt fermées, & les Plaçes publiques y retentirent des regrets des Catoliques, que la perte de leur Protecteur rendoit inconſolables. Mais quand cete mort funeſte eut penetré juſqu'à la Reine de Navare, que ſa captivité & ſa ſolitude avoient encor renduë plus ſenſible, elle ne garda plus de meſures; elle ſe mit au lit, pour être plus atentive à ſa douleur; & ne ſongeant pas même

qu'elle étoit obſervée & gardée à vûë, elle s'écrioit : *Eſt-il poſible que cete grande Ame ait ceſſé d'être ? Grand Dieu ! étiez-vous jaloux de vôtre ouvrage : ſa gloire ne s'apliquoit qu'à rechercher la vôtre ; ne le verai-je donc plus ? Paroiſſez, chere ombre ; & s'il eſt vrai que vous exiſtiez encor, venez être témoin de mon déſeſpoir : J'ai vêcu pour vous, vous avez ceſſé de vivre, & la lumiere m'eſt devenuë odieuſe : Venez m'inſtruire de vôtre ſort ; & pourvû que je conſerve aprés le trépas la même paſſion pour vous, j'aquiterai tout*

le reſte avec plaiſir. Je ne crains que de perdre mon amour, en perdant la vie.

Thorigny s'aprocha d'elle, & lui fit conoître combien elle s'expoſoit : *Non, non*, répondit-elle, *je ne ménage rien dans l'extrémité où je ſuis : Qu'ai-je à craindre ? ſinon que tout l'Univers ne ſoit pas inſtruit de nôtre engagement ; ma paſſion pour ce Heros eſt la plus forte preuve que je puiſſe laiſſer de mon diſcernement à la poſterité, & ſa tendreſſe pour moi eſt un témoin ireprochable de mon merite : ſi l'envie a voulu noirçir une*

ſi bele flâme, en l'atribuant fauſſement au comerce des ſens, du moins ne poura-t-elle en ſoupçoner ma mort. Ma chere Thorigny, ſonge à ta petite fortune ; je t'abandône tout ce qui eſt encor en ma puiſſance : profite du tems qui me reſte à vivre, pour te metre à couvert de la haine de mes ènemis : ne t'éforce point de me diſſuader, ce ſeroit en vain ; & je ſuis déterminée à ne plus prendre d'alimens.

Thorigny fondoit en larmes, lorſque Pericart Secretaire du Duc de Guiſe, entra dans la chambre ; il a-

portoit la nouvele du gain de la bataille. En éfet, le Duc de Guiſe revenu de l'étourdiſſement du coup qu'il avoit reçû, étoit remonté à cheval, aprés avoir ſoufert le premier apareil, & rendant l'eſpoir aux ſiens, qu'il animoit par la hardieſſe de ſes actions, & par ſon mépris pour le danger. Il avoit défait ſi abſolument les ènemis en moins de deux heures, que Thoré qui les comandoit, ne pût jamais ralier dix homes, pour favoriſer ſa retraite, & fut contraint de metre

ſon ſalut dans la fuite.

L'Infanterie Alemande reſta à la merçi des Vainqueurs, animez de la bleſſure de leur General ; & tout paſſa au fil de l'épée, à la reſerve de deux ou trois cent homes, à qui la preſence du Duc de Guiſe ſauva la vie.

Cete victoire aiant doné à la Cour le tems de reſpirer, elle réſolut de ſeparer le Duc d'Alençon des Rebèles, à quelque prix que ce fût. Le Roi en ſa faveur acorda aux Calviniſtes une entiere liberté de conſien-

ce : & pour paiër les étrangers, qui ne consentoient à sortir du Roiaume qu'à ce prix, on dona les diamans de la Courone en gage au Prince Casimir. Le Roi conoissoit mieux que persone toute la honte de ce Traité ; mais la puissance de la Ligue lui faisoit une tele impression, qu'il ne vouloit pas perdre le Roi de Navare, seul capable dans le Roiaume de balançer l'autorité du Duc de Guise. Ce Prince avoit renonçé à la Religion Catolique depuis son départ de la Cour ; la

Reine-Mere avoit été le trouver à Saint Brix, pour le porter à ſe reconçilier avec l'Egliſe.

Cete entrevûë qui avoit été divulguée, & la paix déſavantageuſe qu'on venoit de faire, répandoit des ſoupçons parmi les Peuples contre la Religion du Roi; ils publioient qu'il étoit Calviniſte au fond de l'ame. Ces bruits aqueroient tous les jours de nouveles forçes à la Ligue, & des creatures au Duc de Guiſe; & de ſa part il metoit ſi bien les ocaſions en œuvre,

que ſa puiſſance obſcurçiſſoit l'autorité Royale.

Les Flamans ofroient alors la ſouveraineté des Païs-Bas au Roi : Il écouta leurs Ambaſſadeurs en plein Conſeil, malgré les plaintes d'Eſpagne ; & aprés les avoir remerciez, il leur fit dire ſous main de s'adreſſer au Duc d'Alençon, qui reçût leurs ofres avec avidité. Ce procedé artificieux anima ſi fort Philipe II. qu'il comença publiquement à lever des Troupes pour la Ligue, & à ſoliçiter la protection du Saint Siege en

ſa faveur. Les Princes de Loraine s'aſſemblerent à Joinvile, Domaine du Duc de Guiſe, ſur les Frontieres de Flandre, avec les Agens du Roi d'Eſpagne ; ils y convinrent des articles ſecrets de leur Union. Philipe s'engageoit de fournir à la Ligue cinquante mil écus par mois, & cinquante mil livres au Duc de Guiſe en particulier : & le Cardinal de Loraine ſon oncle, l'aiant laiſſé par ſa mort légataire univerſel des biens qu'il avoit aquis, par une épargne judicieuſe, pendant

une faveur de pluſieurs Regnes ; ce Prince ſentoit élever ſon courage, à meſure que les richeſſes lui fourniſſoient des moiens de ſoûtenir ſon ambition.

Un des articles ſecrets de la paix du Duc d'Alençon, avoit rendu la liberté à la Reine de Navare ; & le Duc de Guiſe, que l'interét de la Religion déterminoit à ne plus poſer les Armes, l'avoit fait avertir de ſe retirer de la Cour. Marguerite aprés avoir pris conſeil de Pericart, réſolut d'aler aux Eaux de Spa proche

Liege, ſous prétexte de ménager les Flamans en faveur du Duc d'Alençon : mais la verité que peu de perſones ont penetrée, fut pour y doner chaleur aux projets du Duc de Guiſe auprés de Dom Juan, premier Miniſtre d'Eſpagne, & Gouverneur des Païs-Bas. Elle prépara un équipage magnifique, & partit de la Cour en litiere de velours verd brodé d'or ; les glaces en étoient ornées de deviſes ſpirituеles : dix Filles d'honeur la ſuivoient à cheval, & ſix Caroſſes pleins de ſes Ofi-

ciers fermoient ſon cortege. Cét équipage auſſi ſuperbe que galant, traverſa les Viles de Picardie à petites journées. Le Duc de Guiſe averti ſecretement du jour de ſon départ, réſolut de la joindre ſur la route, où il étoit tout porté; ſon amour & ſon interêt l'en ſolicitoient avec une égale ardeur. Marguerite informée par un Exprés, en reçût la nouvele avec tranſport; ils prirent rendez-vous au Caſtelet, à trois lieuës de la Vile de Cambray, où naturelement de-

voit être sa couchée, & dont le Gouverneur l'atendoit avec de grands aprêts : mais l'amour qui mépriſe les plaiſirs où il n'a point de part, en avoit diſposé autrement.

Le Duc de Guiſe en litiere, & dans l'équipage d'un malade qui revenoit des Eaux où Marguerite aloit, ariva dans l'hôtelerie deux heures avant elle ; il ſe fit porter dans une chambre préparée, le viſage couvert d'un mouchoir, à cauſe d'un héreſipele qu'il feignoit y avoir. Cete cham-

bre comuniquoit à cèle où la Reine devoit coucher, par une porte dont l'Ecuiër du Duc de Guiſe avoit eu ſoin de faire faire une clef. La Reine y entra pour dîner ſeulement : mais quand on vint à partir pour aler coucher à Cambray, il ſurvint tant d'accidens aux Equipages par les ordres ſecrets de Marguerite, que la nuit ariva avant qu'on les pût rétablir. La Reine ſous prétexte d'être fatiguée, réſolut de coucher au même endroit, & dépêcha un Ecuiër pour en faire des ex-

cuſes au Gouverneur de Cambray. Thorigny porta l'ordre au Maître d'Hôtel de faire ſoûper les Equipages de bonne heure ; la Reine s'étant retirée avec elle dans ſon apartement, entendit bien-tôt le bruit de la porte de comunication que le Duc de Guiſe ouvroit de ſon côté ; ſon cœur en fut émû, & ſon teint en prit une viuacité, qui n'ôtoit rien à ſes charmes. Cete Princeſſe avoit été mariée fort jeune, & n'étoit encor arivée qu'à cét âge où la Nature eſt dans toute

ſa

ſa forçe, & la beauté du ſexe dans ſa perfection. Le Duc à ſes yeux parut plus aimable que jamais ; la cicatriçe honorable qui lui étoit reſtée à la jouë, & qui depuis le fit ſurnomer le Balafré, répandoit un nouvel éclat de gloire ſur tous ſes traits, & une noble hardieſſe dans ſes yeux ; il l'aborda avec cét air tendre & modeſte, qui releve ſi bien le merite ; leur converſation comença de la part du Duc, par les loüanges des charmes toûjours nouveaux de la Reine de Navare ; &

de la part de cete Princeſſe, par un panegyrique de la valeur du Duc, ſur ſa nouvele victoire. Ils parlerent enſuite du voyage de Flandre, & de tout ce qu'elle devoit faire pour les interêts du Duc : Il en prit ocaſion de lui dire, que ſa fortune lui devoit beaucoup ; mais que ſon cœur ſe plaignoit d'elle, qu'elle étoit toûjours prête à ſervir ſa grandeur ; mais qu'elle ne vouloit point faire atention à ſon amour : & qu'encor qu'il reſſentît les obligations qu'il lui avoit, il l'eût

volontiers diſpensée d'un ſi genereux atachement, en faveur d'un peu plus de ſenſibilité. *Et quoi*, lui dit-elle, *lorſque j'atendois des remercîmens, je n'entens que des plaintes : Je vois bien que je ne viendrai jamais about de vous ſatisfaire. Que n'ai-je point fait pour vous ? & que ne puis-je pour mon repos en ou-oublïer une partie, où tendent ces reproches ? Aprés avoir épuisé ma tendreſſe, en voulez-vous à ma vertu ? & cherchez-vous à éteindre vos feux par des faveurs qui en ſont toûjours la honte, & ſouvent la fin ?*

Souvenez-vous des ſermens déſintereſſez de vôtre paſſion naiſſante ? Vous me juriez de m'aimer ſeulement pour le plaiſir d'aimer : vôtre amour s'eſt d'abord ſoûtenu par ſes propres forçes, & ſans avoir beſoin de nouriture ; mais vous changez de langage, parce que vous croiez que je vous aime, & que je n'aurai pas la forçe de me défendre. Me croiez-vous ſi perfide, lui répondit le Duc ? *Ah ! mon cher Duc, vous m'aimez aujourd'hui ſi je vous ſatisfais, demain vous ne m'aimerez plus : ſongez que les dernieres faveurs de l'amour,*

ſont des plaiſirs qu'il faut laiſſer aux eſprits groſſiers, incapables de s'en faire d'autres : un cœur épuisé tombe dans l'indiference, & de l'indiference au dégoût ; c'eſt de tous les plaiſirs le plus court, & le plus dangereux : je vous verois moins tendre, & moins empreſſé ; & je ne doute point que je ne vous perdiſſe bien-tôt, pour vous avoir aimé trop ardament. Des raiſons ſi tendres convainquoient bien moins l'eſprit du Duc, qu'ils n'iritoient ſa paſſion, quand un accident particulier l'interompit.

La Demoiſele de Foſſeuſe,

Fille d'Honeur de la Reine, bele & jeune, avoit plû au Roi ſon mari ; leur comerce avoit été ſi loin, qu'elle s'en trouva incomodée dés les premiers jours du voyage ; ſon peu d'experience, & l'interêt de ſon honeur, l'avoient obligée de ſe contraindre : mais enfin le mouvement du cheval l'avoit ſi fort ébranlée, qu'elle ſe trouva mal pour acoucher cete même nuit, à côté de la chambre de ſa Maîtreſſe. Les douleurs la prirent vivement ; & negligeant alors ſa reputation,

pour conſerver ſa vie, elle apela du ſecours avec tant de vehemence, qu'elle éveilla tout le monde de l'hôtelerie : ce malheur étant devenu public, la Gouvernante ne crût pas pouvoir ſe diſpenſer d'en avertir la Reine. Le Duc de Guiſe fut donc contraint de rentrer dans ſa chambre ; il en partit avant le jour pour ſe rendre à Nancy, aprés quelques momens de repos, & qu'on eut aprêté ſes équipages. La Reine aiant doné ordre pour renvoiër Foſſeuſe à ſes parens, continua

ſon voyage juſqu'à Liege, & rencontra Dom Juan qui venoit au devant d'elle avec toute ſa Cour : ce ne fut en aparence que feſtins & bals ſur toute la route ; mais ſouvent au milieu de ces plaiſirs Marguerite diſparoiſſoit, pour concerter avec les Eſpagnols les projets ambitieux de ſon Amant : & les Memoires ſecrets de ſon tems aſſûrent, que ce fut par ſes avis que la fameuſe entrepriſe du Duc d'Alençon ſur Anvers manqua de réüſſir ; contre-tems qui ôta la ſouveraineté des Païs-Bas

Bas à ce Prince, & le jeta depuis dans un ennui dont il mourut, laiſſant la Maiſon de Valois ſans heritiers, & le Duc de Guiſe en paſſe de ſe prometre le ſort d'Hugues Capet, quand la ſeconde Raçe de nos Rois ceſſa dans les ſucceſſeurs de Charlemagne.

Il eſt donc utile de ſavoir pour l'inteligence de cete hiſtoire, que le Duc d'Alençon étoit entré en Flandre avec une Armée, & le titre de Duc; il n'avoit ni aſſez de forçes, ni aſſez de capacité pour une entre-

prise où il étoit traversé par les Catoliques, & même par la jalousie du Roi son frere, qui vouloit bien l'ocuper, mais non pas l'élever. Bientôt il se vit méprisé de ces Peuples rebèles ; l'autorité qu'ils avoient jointe au vain titre de Duc dont ils l'avoient flaté, étoit bornée par tant de restrictions, que ce Prince acoûtumé au Gouvernement arbitraire de France, voulut s'afranchir de la Tutele de ses nouveaux Sujets. Ses Favoris qui ne doutoient point d'obtenir le Gouvernement

des Plaçes dont il ſeroit le Maître, lui inſpirerent le deſſein de ſe ſaiſir de toutes cèles où il y avoit Garniſon Françoiſe, & choiſirent le dix-ſept Janvier 1584. pour l'execution. Le Duc d'Alençon ſe reſerva la ſurpriſe d'Anvers, come la plus importante. La conjuration réüſit ou manqua ſur les autres Viles, autant que la fortune & la bone conduite y contribuërent.

Ce Prince avoit logé ſon Armée dans les Fauxbourgs d'Anvers, ſous prétexte d'une revûë, & ſembloit ſi pré-

parer dés le point du jour; mais le Prince d'Orange qu'il en voulut rendre témoin, l'avertit que les Bourgeois ſe tenoient ſur leurs gardes; il retourna dans ſon Palais, & y tenoit conſeil quant il aprit le bon ou le mauvais ſuccés des autres Places; ces nouveles le déterminerent à paſſer outre, puiſque auſſi bien l'entrepriſe étoit découverte; il ſortit de ſon Palais, ſuivi de deux cens chevaux, & paſſant ſur le premier Pontlevis, gardé par des Bourgeois, un de ſes Oficiers ſe

laiſſa tomber de ſon cheval, feignant d'avoir la jambe rompuë. Le Sergent qui comandoit dans ce poſte s'étant baiſſé pour le relever, il lui déchargea un coup d'eſtramaçon ſur la tête. En même temps le reſte de la troupe du Duc d'Alençon charga le corps de garde, & le laiſſa fuir dans la Vlle: Ces Bourgeois de divers quartiers arivez chez eux y répendirent l'épouvante, tout le monde prit les armes, on tendit les chaînes, & en un quart-d'heure la Vile ſe trouva en état de

defenſe, les femmes munies des pavez aſſomoient les François des fenêtres où elles étoient à l'abri; quelques Regimens tournerent viſage pour aler audevant de l'armée Françoiſe, qui marchoit en bataille vers la Vile; mais ils trouverent la porte ocupée par les Suiſſes qui faiſoient éfort pour entrer, ils ſe choquerent ſi rudement qu'ils ſe mirent reciproquement hors de combat; les Bourgeois cependant à couvert des rempars qu'ils avoient gagnez, ne tiroient pas un coup à faux,

le carnage y fut ſi grand que bientôt la porte fut comblée de morts.

Les François reſtez dans la Vile, ſe virent contraints de ſauter dans les foſſez; mais à peine étoient-ils de l'autre côté que les Bourgeois les tuoient à coups d'arquebuze; à la fin ils tournerent leur canon ſur le Duc d'Anjou, lui-même, & forçerent ce Prince à ſe retirer en déſordre deriere une éminence, où il eut tout le tems de ſe plaindre à ſon ordinaire de ſa mauvaiſe fortune. Cete faute l'obli-

gea bientôt à retourner en France, où le mépris des peuples, la haine des Favoris du Roi, & ſes propres inquietudes le jeterent dans une langueur dont il mourut en peu de tems.

La fortune au contraire, ſembloit être de conçert avec l'ambition du Duc de Guiſe pour avançer ſes deſſeins; le Roi n'avoit point d'enfans, le Duc d'Alençon ſon frere venoit de perir à la fleur de ſon âge, les Princes du ſang étoient heretiques, l'Eſpagne fourniſſoit à ſes dépenças, & le Saint

Siége alarmé de la liberté de conſcience acordée aux Calviniſtes avoit pris la Ligue ſous ſa protection.

Ce Chef étoit à Nanci, capitale de Loraine, les Princes de ſa maiſon s'y étoient aſſemblez à ſa priere, pour convenir entr'eux, des moiens de profiter d'une ſi favorable conjoncture, il y reçut des letres de la Reine de Navare ; cette Princeſſe au retour de Flandre avoit ſéjourné quelque tems à la Fére, & depuis elle étoit revenuë à la Cour ; elle y ſolicitoit lentement les terres

de ſon doüaire, & avoit épuiſé tous les prétextes de reſter éloignée de ſon mari, quand le Roi lui-même lui fournit l'obſtacle qu'elle cherchoit.

Les Favoris atentifs aux ocaſions de le nuire, craignant qu'elle ne reprit ſur ſur l'eſprit de ſon frere l'aſendant qu'elle y avoit eu autrefois, & ſachant par leurs eſpions qu'elle avoit écrit au Duc de Guiſe, firent aſſaſiner ſon Courier ſur les chemins par quatre homes maſquez; ils porterent les dépêches toutes cachetées

au Roi, il ouvrit la letre de ſa ſœur au Duc de Guiſe, & la trouva tele.

Enfin je ſuis au bout de mes retardemens, & ſi vous n'y ſupléez, je ſerai forcée de retourner auprés de mon Mari, n'étoit-ce point aſſez pour mon ſuplice de ne pouvoir être avec ce que j'aime, ſans être contrainte à chercher ce que je hais; pourquoi vintes-vous troubler mon enfance, ſans vous j'euſſe peut-être aimé celui que le ſort me deſtinoit pour Epoux. Le Roi me preſſe, & ſes Favoris ne perdent point d'ocaſion d'avancer mon départ, vous ne revenez

point; cependant ſans conter mes interêts les vôtres demandent vôtre preſence; mon Dieu que les hommes aiment bien moins que les femmes, mille objets les diſſipent, mais pour moi je ne ſuis ocupée que de vous, vôtre image eſt plus ſouvent preſente à mes yeux que la lumiere, & quand j'ai voulu quelquefois m'en diſtraire, je tombe dans une langueur qui m'eſt plus à charge que les impatiences de ma paſſion. Helas? qu'aurois-je à penſer, & à faire, & pour qui animerois-je mes actions ſans vous? au moins ſuis je hureuſe que mon cœur ſoit rempli d'un ſi

digne objet. J'ai pitié des autres Femmes de la Cour, à qui je ſai des atachemens pour des merites mediocres ; je me figure que leur paſſion eſt proportionée à ſon principe : ſi cela eſt, elles languiſſent ſouvent. Mais où trouver allieurs tant de grandes qualitez réünies en un même ſujet ? Et contant pour rien ces graçes exterieures dont la nature vous a ſi liberalement orné, que vous ſemblez ignorer, & qui ne laiſſeroient pas d'être admirables dans un autre, j'adore en vous cete grandeur d'âme & de courage, qui n'ôte rien à la beauté de vôtre eſprit, & à la politeſſe

de vos manieres. Vôtre modeſtie ſoûfre ſans doute ; mais puiſque je ne vous vois point, il faut bien que je m'entretiene de vous. Que le ſort des Grands eſt à plaindre ? Nous nous verions plus ſouvent ſi nous étions moins en vûë : J'envie le bonheur de Thorigny ; elle aime, & n'a point l'embaras de la contrainte ; encor ſi je n'avois que les ennuis de l'abſençe : mais la crainte de vous perdre, tantôt d'une façon, & tantôt d'un autre, me tient dans de continuëles inquietudes. Quand vous êtes à la tête des Armées, je crains les Enemis & les faux Amis ; je vous crains

vous-même plus que tous les autres. Cete intrepidité qui me charme me déſeſpere. Je ſuis ravie quand j'entens faire les éloges de vôtre valeur, & je pâlis quand je penſe que la mort eſt ſouvent la recompenſe des plus heroïques actions. Car enfin, vous n'êtes pas immortel; la paix ne me rend pas ma tranquilité: & puiſqu'il faut vous avouër mes foibleſſes, je ſuis jalouſe; ne ſachant à qui qui m'en prendre, je le ſuis de tout ce qui vous aproche; je voudrois qu'il n'y eût que moi qui eût le plaiſir de vous voir: avant que je vous aimaſſe, je regar-

dois come un crime le procedé des Orientaux, qui renferment leurs Maîtresſes ; mais j'ai bien changé de ſentiment : je ne doute quaſi point que je ne le fiſſe ſi je le pouvois ; il y a de vôtre faute autant que de la mienne ; vôtre acueil ouvert à tout le monde me trouble quand je vous vois en public ; vous avez un air obligeant, qui fait croire à tcutes les femmes que vous leur voulez du bien : je ne puis ſoufrir qu'un autre que moi oſe s'en flater. Inſenſiblement j'ai quité le ſujet pour lequel je vous écrivois. Mandez-moi donc ce que je dois faire : aiez quelque

que égard à mes foibleſſes dans les conſeils que vous me donerez ; & ſongez que ſi je ſuis l'Epouſe du Roi de Navare, je ſuis la plus tendre Amante du Duc de Guiſe.

Marguerite n'aiant nule réponſe de ſa Letre, partit pour ſe rendre à Cognac : Cependant le Roi n'écoutant que ſa colere & l'interêt de ſes Favoris, au préjudice de ſon propre honeur, avoit remis les Letres de ſa ſeur à ſon mari. Dupleſſis Mornay Miniſtre du Roi de Navare, étoit venu ſecretement en Cour, pour de-

mander vengeance à Henry III. de ſa propre ſeur : Le Roi le renvoia, avec permiſſion de ſe la faire lui-même, & promit de ne s'en point mêler. Le Roi de Navare aprés y avoir murement penſé, dépêcha au devant d'elle une Compagnie de Cavalerie, ſous prétexte de lui faire honeur ; le Capitaine avoit un ordre ſecret de la conduire entre les mains du Marquis de Cavaillac, pour y reſter priſoniere dans ſa Forteresſe, avec tous les égards que meritoit ſa naiſſance : cét

ordre fut executé ponctuelement, & même au delà des intentions de ce Prince. Le Marquis de Cavaillac voiant ſouvent ſa nouvele hôteſſe, dont la beauté & la naiſſance flatoient autant ſes deſirs que ſa vanité, devint bien-tôt captif de ſa priſoniere.

Cependant le Duc de Guiſe preſſé par le Roi d'Eſpagne & par les Pariſiens, aſſembloit des forçes dedans & dehors le Roiaume. Pour doner à la Ligue l'apui d'un Prince du Sang, il tenta le Cardinal de Bourbon; le

danger de la Religion Catolique fit une tele impreſſion ſur l'eſprit de ce vieillard, qu'il conſentit à ſe retirer dans Pérone. La Ligue ſous ſon nom y publia un Manifeſte des intentions du Duc de Guiſe. Le Roi manquoit de forçes pour s'opoſer à cèles de la Ligue, & ſe confirmoit dans ſes anciens projets, de ſe vanger de ſes ènemis par ſes ènemis même. Il fit donc une Aſſemblée des Notables à Paris ; il y défendit l'exercice de toute autre Religion que de la Catolique Ro-

maine ; il ſe fit aporter les articles de la Ligue ; il les fit ſigner à tous les Seigneurs, il les ſigna lui-même, & s'en declara Protecteur ; faute irreparable, en ce qu'il ſe rendoit Chef de party dans ſon propre Roiaume, & même ſans fruit, puiſque l'autorité reſtoit toûjours toute entiere au Duc de Guiſe.

Cete Declaration reveilla le Roi de Navare ; il publia de ſon côté un Manifeſte, & fit apeler le Duc de Guiſe publiquement en duel ; la Religion étoit le prétexte

aparent de ce défi, & la jalousie le motif caché : mais le Duc de Guise dont la valeur n'étoit point remise en doute, ne jugea pas à propos de l'accepter.

Cependant les Princes d'Alemagne incitez par les pressantes solicitations de Theodore de Beze, & par l'argent d'Elizabeth Reine d'Angletere, levoient de nouveles Troupes au nom du Roi de Navare ; le Prince Casimir en dona le comandement au Baron Donao, Capitaine d'une haute valeur, mais d'une naissance

au deſſous de cét emploi. Ce General aprés avoir fait la revûë de ſes Troupes, contoit ſous ſes Enſeignes juſqu'à quarante mil combatans, moitié Infanterie Suiſſe, & moitié Cavalerie Alemande : Il conduiſoit avec lui, à la maniere de ſa patrie, ſa famille compoſée de ſon pere, de ſa femme & de ſon fils, témoins d'une élevation qu'ils n'avoient osé ſe prometre.

Cete Armée nombreuſe ſe mît en Campagne vers la my-Septembre 1587, & jetoit le Roi dans de cruèles

extrémitez ; l'obſtination du Roi de Navare ne lui laiſſoit plus d'eſperance de réünion avec l'Egliſe ; il ſe voioit réduit à la merci du Duc de Guiſe ſon plus mortel ènemi ; il diſimuloit à ſon ordinaire l'inſolence des Pariſiens, qui étoit parvenuë juſqu'à faire des complots contre ſa propre Perſone, & n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit dans le Conſeil des Seize. C'eſt ain qu'on apeloit l'Aſſemblée de la Ligue, compoſée de ſeize Capitaines des Quartiers de Paris, qui ſe tenoit

tenoit d'ordinaire aux Jacobins.

Poulain Lieutenant du Prevôt de Liſle, s'étoit réſolu d'informer Sa Majeſté des dernieres réſolutions de ces Rebèles : mais aiant été arêté pour detes le même jour, il en avertit le Chancelier. Ce Magiſtrat le fit conduire chez-lui les mains liées, comme un criminel ; & ſous prétexte de s'inſtruire du ſujet de ſa détention, il aprit les plus ſecretes particularitez de la Conjuration. Le Roi les voulut entendre de la bouche de

Poulain lui-même ; il ſeut qu'on devoit faire ſoûlever la Vile, l'aſſieger dans ſon Louvre, ſe rendre maître de ſa Perſone, & laiſſer le reſte à la diſpoſition du Duc de Guiſe. Poulain ajoûta, que l'abſence de ce Chef étoit le ſeul motif qui les arêta ; qu'ils avoient tenté le Duc de Mayenne ſon frere ; qu'il les avoit écoutez, & interogez ſur les moiens d'executer une ſi hardie entrepriſe ; mais qu'il ne leur avoit osé donner de réponſe poſitive.

Toutes ces choſes étoient

mûrement pesées dans le silence des nuits que le Roi emploioit à tenir Conseil, entre sa Mere, le Duc d'Epernon, & la Duchesse d'Usez, dont la beauté avoit mis l'esprit en réputation.

Sa Majesté partit de Paris pour Meaux, où il avoit doné rendez-vous à ses Troupes. Le Duc de Guise s'y rendit, & le Roi fit en sa presence la revûë de son Armée ; il lui en destina une partie pour défendre l'entrée de la Champagne aux Alemans, & se reserva l'autre pour leur dispu-

ter le paſſage de la Loire ; quand ils auroient penetré dans le Roiaume. Cete entrevûë pleine de démonſtaation exterieure de bone volonté, cachoit au fond une haine reçiproque & inveterée, & le Roi ſous divers prétextes retint auprés de lui toute la Cavalerie promiſe au Duc de Guiſe : ce General retourna en Loraine avec ſes creatures ſeulement au nombre de huit cent Gentis-homes, ſes Penſionaires & Vaſſaux : cete Cavalerie jointe aux Troupes qu'il avoit ramaſſées

dans ſon Gouvernement, & à cèles du Duc de Loraine, qui depuis peu s'étoit declaré pour la Ligue, compoſoit une Armée conſiderable; mais ce Souverain ne voulut jamais haſarder l'établiſſement de ſa Maiſon, & la vie de ſes Sujets, au deſtin d'une Bataille, ſur la valeur (quoi qu'extraordinaire) du Duc de Guiſe. Le Duc de Loraine fit donc referer les meilleurs éfets de la Campagne dans les Viles fortes; il y diſtribua l'Armée, & ne laiſſa à ce General que quinze cent Che-

vaux & trois mil homes de pied.

Le Duc de Guiſe dont le grand courage ſupléoit à tout, & qui voioit ſa réputation perduë parmi les Catoliques, ſi le Roi avoit ſeul l'honeur de renvoier les étrangers, réſolut de ſe perdre, ou de le prévenir : auſſi-bien le Roi vainqueur, ou vaincu des Huguenots, la perte de la Maiſon de Guiſe étoit inévitable. Il s'avança donc ſur les Frontieres de Loraine au devant des Alemans, & paſſa les premiers jours à obſerver leur diſci-

pline, & tâter leur valeur par de legeres eſcarmouches. Cete Armée nombreuſe aſſûrée ſur ſes propres forçes, & ſur la diviſion de la France, marchoit ſans ordre, & s'étendoit à droit & à gauche, pour faire de plus grands ravages. Elle ariva ſur les bords de la Loire embaraſſée d'un ſi prodigieux butin, qu'elle étoit contrainte de loger au large, & de diviſer ſes quartiers. Ces étrangers trouvant le Roi en état de leur diſputer le paſſage de la Loire, retourne-

rent ſur leurs pas, pour atendre des nouveles du Roi de Navare, dans les plaines fertiles de la Beauce. Le Duc de Guiſe infatigable auſſi-bien que ſes Soldats, qui ſe croioient invincibles ſous ſa conduite, ne perdoit point d'ocaſion de les chicaner, & de retarder leur marche ; il ſe mît entr'eux & Paris, à deſſein de couvrir cete Capitale du Roiaume dont il étoit adoré, & ariva come eux au tour de Montargis.

Le Baron d'Onao choiſit ſon quartier à Vimory,

grand Bourg à deux lieuës de Montargis. Les Suiſſes ſe logerent dans les Faux-bourgs de cete Vile, & le reſte ocupa les Vilages à une ou deux lieuës aux environs.

Les Bateurs d'Eſtrade en aiant doné avis au Duc de Guiſe come il ſoûpoit avec les Ducs de Mayenne & d'Aumale, ce General fit ſoner le boute-ſelle : ces deux Princes lui repreſenterent qu'avec quinze cent Chevaux & trois mil Fantaſſins au plus, il étoit trop foible pour ataquer une Armée de quarante mil Combatans ;

qu'aprés avoir passé sa vie dans les travaux pour s'établir un nom, il aloit cometre ce qu'il avoit aquis de réputation, à une déroute infaillible ; & qu'à la fin le Roi avoit trouvé l'art de le perdre par lui-même, en l'exposant à cete tentation, sans lui doner des forçes pour y sufire. Il leur répondit, qu'il aloit ataquer le quartier d'un General dont il trouveroit infailliblement les Troupes assoupies de lasitude & de débauche ; que les autres quartiers n'auroient pas la hardiesse de

venir à ſon ſecours ; qu'il leur faloit du tems pour y ariver, & que les ſiens auroient toûjours celui de faire retraite à la faveur des tenebres. Le Duc de Mayenne lui répondit, qu'encor que la choſe fût poſible, il y faloit penſer mûrement. Je ne réſoudrai point en toute ma vie, ce que je n'aurai pû réſoudre en un quart d'heure (repliqua le Duc de Guiſe ;) & paſſant dans une tente prochaine, il començoit à ſe faire armer, quant on lui vint dire qu'un Gentil-home demandoit à lui

parler en ſecret. Il fit retirer ſes gens, à la reſerve d'un Valet-de-chambre qui avoit ſa confidence, & qui introduiſit la Reine de Navare ſous l'habit d'un Cavalier.

Cete Princeſſe s'étant aperçûë pendant ſa captivité de la fole paſſion du Marquis de Canillac, s'étoit contrainte juſqu'à lui doner de l'eſperance pour ſe rendre maîtreſſe de ſon eſprit : certains bruits parvenus juſqu'à elle d'une prétenduë galanterie entre le Duc de de Guiſe & la veuve du Duc

d'Uſez, la plus bèle femme de la Cour, l'entretenoient dans des alarmes qui lui rendoient ſa priſon inſuportable : ce n'étoit pas tout-à-fait ſans raiſon ; car ce Prince dont la bravoure & la bone mine touchoient toutes les femmes par vanité, ou par amour, faiſoit ſouvent ſervir la galanterie à ſa fortune ; politique qui lui fut d'un ſi grand uſage, qu'elle lui ſauva la vie aux Baricades de Paris : Elle l'eût encor fait aux Etats de Blois par les avertiſſemens qu'il reçût de la part de pluſieurs

Dames ; mais ſa préſomption l'emporta ſur la juſte crainte qu'il devoit avoir d'un Roi irité, dans un lieu où il s'étoit folement mis à ſa diſcretion.

La Reine de Navare vouloit donc éclaircir ſes ſoupçons à quelque prix que ce fût ; elle ſe ſervit du pouvoir qu'elle avoit ſur le cœur du Marquis de Canillac, & le fit conſentir à ſon évaſion, à force de promeſſes & de flatries. Elle prit un habit de Cavalier, & ſortit elle deuxiéme dans un tems où la garde étoit yvre de la dé-

bauche qu'elle lui avoit fait faire. Cete Princeſſe traverſa preſque tout le Roiaume, & ſuivant le Duc de Guiſe au bruit de ſes armes, elle ariva préciſement à ce jour fameux de l'incendie de Vimory. Quant elle ſe vit ſeule avec le Duc, elle lui dit : *Enfin, ingrat, vous alez donc diſpoſer ſans moi d'une vie que vous m'avez tans de fois dévoüée ? Eſt-elle à vous, cruel, pour la prodiguer ainſi ? Je ne vous repeterai point les raiſons d'interêt & d'honeur que vos amis vous ont en vain repreſentées ; je ne doute point*

que vous ne les euſſiez prévûës avant eux ; je ne vous parlerai que des interêts de nôtre amour : Je voi bien qu'ils feront peu d'impreſſion ſur vous ; des objets nouveaux pendant mon abſence ont chaſſé de vôtre cœur une paſſion qui n'en devoit jamais ſortir, ſi elle étoit dûë à la plus tendre des femmes. Eſt-ce pour ne plus voir, que vous alez chercher une mort inévitable ? Que deviendrai-je quand vous ne ſerez plus ? Nos Enemis inſulteront à ma miſere & à ma douleur ; c'eſt inutilement que vous évitez mes yeux ; le même moment qui m'aprendra

vôtre

vôtre mort, décidera de la mienne : Je vous ſuivrai juſqu'au tombeau, & rien n'eſt capable de me ſeparer de vous, non pas même vos infidelitez. Le Duc de Guiſe auſſi ſurpris par ſes yeux, que par ſes oreilles, fit comprendre à la Reine de Navare la neceſſité où il ſe trouvoit de prévenir le Roi ; il l'inſtruiſit enſuite de ce qui donoit lieu aux aparences d''engagement entre lui & la veuve du Duc d'Uſez : & aprés l'avoir aſſûrée de prendre ſoin de ſa propre vie, il continua de ſe diſpoſer à partir. LA REINE

n'y consentit, qu'à la charge de partager le peril avec lui ; d'autant plus aisément, que les tenebres favorisoient son déguisement : Elle lui aprit les artifices qu'elle avoit mis en usage pour le venir trouver, & sortit pour se metre en état de le suivre.

Le Duc de Guise se mît en Campagne au Soleil couchant ; il marchoit le premier avec cent Gentis-homes ; son Infanterie suivoit partagée en deux Bataillons de quinze cent homes chacun, & la Cavalerie venoit

enſuite divisée en trois Eſcadrons de cinq cent Maîtres ; le premier obeïſſoit au Duc de Mayenne ſon frere, le ſecond au Marquis de Pont ſon couſin, & le troiſiéme au Duc d'Aumale ſon oncle. Ils ariverent à Vimory ſur le minuit, ſans avoir rencontté de ſentinele, ni de garde avancée.

Le Duc de Guiſe introduiſit ſes deux corps d'Infanterie dans le Bourg, chacun par un bout de la grande ruë, & poſta ſa Cavalerie aux avenuës, pour repouſſer ceux qui eſſaieroient

de ſe ſauver. Les Alemans étoient ſi fort enſevelis dans le ſomeil & dans le vin, que tout fut ainſi diſposé, & le ſignal doné, ſans qu'il s'en éveillât aucun. L'Infanterie Catolique fit une décharge de toute ſa mouſqueterie, pendant que des ſoldats délâchez metoient le feu en divers endroits du Bourg. Bien-tôt le champ de Bataille ſe trouva éclairé come en plein jour ; ces malheureux étrangers ſortant de leurs maiſons l'un aprés l'autre, étourdis du ſomeil, du vin & du bruit, ſucom-

boient avant que de combatre, & ſans que le Vainqueur courût aucun riſque ; la plûpart perit dans les flâmes, ou fut étoufée par la fumée ; les cris des mourans mêlez au bruit du ſalpêtre & du feu, y rempliſſoient l'imagination d'une tèreur qui ne leur laiſſoit pas la forçe de ſe défendre. Le Marquis d'Onao leur General, éveillé de la premiere décharge, monta à cheval ſuivi de ſes Oficiers qui faiſoient bien cent Maîtres ; mais voiant la grande ruë embraſſée & ocupée, il ba-

lança ſur le party qu'il avoit à prendre, touché de tendreſſe pour ſa famille, dont il enviſageoit la perte inévitable. Bien-tôt il ſe vit ataqué par un Eſcadron où combatoit la Reine de Navare : cete Princeſſe reçût un coup de piſtolet dans la viſiere de ſon caſque, qu'elle avoit mis plûtôt dans la crainte d'être conuë, que bleſſée ; la bâle ne fit point d'éfet, aiant porté trop bas ſur la mantonniere. La Reine voiant la tête nuë du Baron d'Onao, qui n'avoit pas eu le tems de s'armer, lui dé-

chargea un coup d'épée ſur le front ; le coup porté par une main legere, & peu acoûtumée aux Armes, ne le bleſſa que foiblement. Ce Chef voiant que ſa Troupe s'éclairciſſoit, & que de cent Maîtres il ne lui en reſtoit pas vint, ſe crût obligé de ſonger à la retraite, & d'éſaiër de ſauver ſa famille à la faveur des tenebres ; il rentra chez-lui, & propoſa à ſon pere de le ſuivre par des ſentiers détournez, où un païſan s'ofroit de leur ſervir de guide ; au lieu d'y conſentit, ce Vieillard ve-

nerable les regardant tous les larmes aux yeux, leur dît: *Alez, mes enfans, alez, puiſque vous êtes encor jeunes, & qu'il vous reſte une longue carriere à remplir; fuiëz & ſauvez une vie ſuceptible des eſperances d'une meilleure fortune: Si ç'ût été la volonté du Ciel que je vécuſſe plus long-tems, il avoit d'autres voiës que la fuite, pour me conſerver la vie: J'ai vécu trop d'un jour; & plût aux Dieux que mes yeux fermez dés long-tems, n'euſſent pas été témoins de ce malheur, & de la perte de nôtre gloire. Embraſſez-moi, mes enfans, & me*

me laissez seul ici. Je viendrai bien about de m'ôter la vie moi-même ; les Vainqueurs pardoneront à mon Cadavre, & ne lui refuseront pas le triste bonheur de la sépulture : ce n'est pas un si grand mal, que de cesser de vivre.

Le Baron, sa femme & son fils entouroient ce Vieillard ; ils le conjuroient les larmes aux yeux de se laisser vaincre, & de ne se pas joindre à leur mauvaise fortune, pour achever d'abîmer leur Maison. Ce Chef voiant que son pere étoit inflexible, se déterminoit à re-

tourner au Combat, & à chercher parmi les Enemis une mort qu'il trouvoit déſormais ſouhaitable : *Pouviez-vous penſer*, diſoit-il à ſon pere, *que je conſentiſſe à me retirer ſans vous ? Si les Dieux ont réſolu la perte de cete Armée formidable, dont ils m'avoient doné la conduite, & ſi vous avez réſolu vous-même de confondre avec elle, vous & les vôtres bien-tôt vous ſerez ſatisfait : Il ne faut qu'ouvrir cete porte, les Enemis de nôtre Nation & de nôtre Religion entreront en foule, & n'auront pas honte de maſſacrer le pere*

aux yeux du fils, & le fils aux yeux du pere. Grands Dieux! m'aviez-vous élevé au dessus de ma naissance, afin qu'à la tête d'une Armée capable de conquerir la France, je visse ma femme, mon fils & mon pere poignardez dans le sang les uns des autres? Qu'on me done mes armes, s'écria-t-il, *le dernier jour de ma vie est arrivé; je vais chercher les Ennemis; je leur vendrai cher mon déseſpoir; & je ne mourai pas sans vengeance.* En achevant ces mots, il se disposoit à sortir, quand sa femme s'étant jetée à genoux au

devant de ſes pas, lui preſenta ſon fils qu'elle embraſſoit : *Si vous alez mourir*, lui dit-elle, *nous voulons vous ſuivre, & mourir avec vous : mais ſi vous croiez qu'il ſoit encor permis de ſe défendre, comencez par cete Maiſon, où vous alez abandoner vôtre fils & vôtre pere, & moi malheureuſe, qui oſois autrefois me dire vôtre épouſe.* Mais la fortune les reſervoit à d'autres malheurs.

Le Duc de Guiſe ne voiant plus d'Enemis à vaincre, & craignant que les autres quartiers ne s'ébranlaſſent,

fit ſoner la retraite, & dona le tems au Baron d'Onao de rejoindre l'Infanterie Suiſſe, qui n'avoit point combatu.

Pendant que les Catoliques ſe chargeoient de la dépoüille des Vaincus, le Duc de Guiſe eut une converſation avec la Reine de Navare à la tête du Camp; il l'inſtruiſit que le Pape Gregoire XIII. plus favorable à la Ligue que ſon prédeceſſeur, avoit declaré nul ſon mariage avec le Roi de Navare, & diſpensé les Sujets de ce Prince de leur ſerment de fidelité. Cete der-

niere injure faite au Roi de Navare augmenta la hardieſſe de Marguerite ; elle ne crût pas avoir de meſure à garder avec un époux qu'elle ne regardoit plus come tel. Dés qu'elle fut en Bearn, elle ſe fit ſuivre des Troupes de la Ligue, par les ordres que le Duc de Guiſe lui en avoit confiez ; elle aſſiegea elle-même la Vile d'Agen ſur ſon mary ; elle s'en rendit Maîtreſſe, moitié par forçe, moitié par inteligence, & réſolut d'en faire ſon ſéjour juſqu'à ce que le Duc de Guiſe lui pût doner un

établiſſement conforme à ſa naiſſance, & à l'atachement qu'elle avoit conſervé pour lui. Ce General fut à peine rentré dans ſes quartiers, qu'il aprit que le Prince de Conty avoit joint les Alemans, & qu'ils étoient arêtez à Auneau, gros Bourg proche de Chartres ; qu'ils avoient réſolu d'y ſéjourner, & d'y ſolemniſer l'arivée de ce Prince, & la victoire du Roi de Navare ſur le Duc de Joyeuſe : Ils croioient avoir pris des précautions plus ſûres qu'auparavant ; ils avoient ouvert des tranchées

à la tête de leur Camp, & fait des Baricades de tonneaux liez avec des charetes par de grosses poutres, vis-à-vis la porte d'un Château où il y avoit garnison Françoise ; ils se divertissoient sans alarmes, & bûvoient d'autant plus copieusement, que l'anée étoit abondante, & qu'au sortir des vendanges les céliers étoient encor pleins.

Le Duc de Guise chercha les moiens de profiter de ces dispositions ; il tenta le Capitaine du Château d'Auneau ; il le combla de

preſens & de promeſſes, & le fit conſentir à recevoir ſes Troupes dans la Plaçe. Ce Prince ſeûr d'une retraite, décampa de Dourdan, ariva au quartier des Reîtres le onziéme Novembre Fête de Saint Martin, à la petite pointe du jour, & s'inſinua dans le Château par la porte de deriere, dont il étoit Maître. Déja les Alemans ſonoient la diane, quand l'Infanterie de la Ligue ataqua la premiere tranchée des Reîtres avec furie ; ils firent quelque réſiſtance, quoique la

moitié fût encor enſévelie dans les vapeurs du vin qu'ils avoient bû la veille avec excés. Mais quand le feu eut délivré les François de cét embaras de poutres & de charetes, ce ne fut plus un combat, mais un carnage ; l'Infanterie du Duc de Guiſe armée de mouſquets & de piques, ateignoit de loin ; les Reîtres au contraire ſe preſentoient à pied avec le piſtolet & l'épée, ne pouvant ſe ſervir de leurs chevaux dans le petit eſpace des ruës de ce Bourg fermé de murs. Bien-tôt ils tour-

nerent viſage, & chercherent quelque iſſuë pour ſe ſauver; la Cavalerie Catolique maîtreſſe de la campagne, les repouſſoit dans la Plaçe; & ces malheureux ataquez en tête & en queuë, ſe laiſſoient aſſomer ſans réſiſtance. Tout paſſa au fil de l'épée, à la reſerve du Baron d'Onao, qui ſurvêcut encor à ſa gloire, avec l'aide d'un païſan, qui le conduiſit hors du Bourg par une route conuë à lui ſeul. Ce Chef ariva au quartier des Suiſſes, où perdant ſon autorité aprés ſa réputation,

il leur fit en vain les plus baſſes prieres prieres pour les obliger de le ſuivre ; le Duc de Guiſe ſembloit leur ofrir une défaite aisée, pendant que ſes ſoldats étoient acharnez au meurtre & au butin : mais le ſeul nom de ce Vainqueur leur inſpiroit une fraieur ſi vive, que rien ne les pût ébranler ; au contraire, ils doublerent leurs ſentineles, & ſe tenant ſous les armes, ils ne ſongerent qu'à ſe défendre en cas qu'ils ſe viſſent ataquez.

Toute l'Infanterie du Duc de Guiſe retourna à cheval

dans ſes quartiers ; la dépoüille des Provinces que ces étrangers avoient ravagées en traverſant le Roiaume, fut partagée entre les Vainqueurs, & montoit à plus de douze cens mil écus. Le Duc de Guiſe exerçant ſa generoſité ordinaire, ne voulut aucune part au butin, quoique les dépenſes de la guère euſſent quaſi conſomé ſon patrimoine.

La déroute des Alemans, & la gloire du Duc de Guiſe que la renomée portoit en tous lieux, augmentoit l'inſolence des Pariſiens. Le

Roi débaraſſé des étrangers, qui avoient achevé de ſe diſiper par des revoltes, meditoit les moiens d'abaiſſer l'orgueil de cete Capitale du Roiaume & de la Ligue ; il s'y rendit, & dés qu'il y fut arivé il eſſaïa de ſe ſaiſir des paſſages ſur les Rivieres de Marne & de Seine, au deſſus & au deſſous de Paris. Ses deſſeins vinrent bien-tôt à la conoiſſance des Pariſiens ; ils en avertirent le Duc de Guiſe. Ce Prince s'étant inſtruit de l'état & des forçes de la Vile, trouva la diviſion de ſeize quar-

tiers trop étenduë, & difficile à réünir ; il leur dona ordre de la réduire à cinq, ſous cinq Colonels, qui entrerent à divers jours & ſous divers prétextes dans Paris, & leur promit de s'y rendre inceſſament lui-même. La joïë qui eſt indiſcrete en répandit auſſi-tôt la nouvele, & le Roi dépêcha le Sieur de Beliévre pour lui défendre, ſous peine de déſobeïſſance, d'entrer dans Paris. Ce Prince habile autant qu'ambitieux, éluda de répondre poſitivement à Beliévre ; il monta à cheval ſur

le champ, & eut la hardieſſe de ſe rendre à Paris par des routes détournées, beaucoup plûtôt qu'il n'y étoit atendu.

Il entra par la Porte de S. Denis, acompagné de ſept Cavaliers ſeulement. Mais à peine étoit-il proche Saint Inocent, que le Peuple & les Artiſans abandonant leurs ocupations, le ſuivoient au nombre de plus de cent mil perſones, criant *Vive Guiſe*; les Dames de leurs fenêtres jetoient des fleurs & de la verdure au devant de ſes pas, & le combloient d'éloges & de

de benedictions. Ce Prince goûtant à longs traits le plaisir de ce triomphe, marchoit lentement, & salüoit à droit & à gauche, pour répondre aux empressemens de ce Peuple idolâtre, il se rendit enfin à l'Hôtel de Soissons, où logeoit alors la Reine-Mere. Cete Princesse interdite contre son ordinaire, le reçût avec froideur ; & pendant un entretien qu'elle prolongea autant qu'il lui fut posible, elle fit avertir le Roi de son arivée : Elle le conduisit ensuite au Louvre ; ce Prince

étant à pied à côté de ſa chaiſe, toûjours ſuivi de la populace, qui le regardoit avec amour & reſpect, & retardoit leur marche par ſes empreſſemens ; les femmes qui ne pouvoient en aprocher, par une ſuperſtinition ordinaire au ſexe, faiſoient paſſer leurs Chapelets pour toucher à ce Prince ; la multitude étoit ſi grande, que toute la Vile ſembloit être aſſemblée autour du Louvre : triomphe d'autant plus charmant pour le Duc de Guiſe, qu'il étoit volontaire de la part des

Peuples, & qu'il sembloit involontaire de la siene, quoi qu'au fond il brûlât d'ambition.

Cependant le Roi dans son Conseil secret délibe-roit de la vie ou de la mort de ce Prince ; le Colonel Alphonse d'Ornano & l'Abbé d'Elbene étoient d'avis qu'on s'en défit dans le Louvre, & disoient que ce Peuple volage retourneroit à l'obeïssance naturele de son Souverain, dés qu'il se veroit privé de l'apui de ce Chef : mais les autres étonez du peril presents, ou

dans les interêts de la Ligue, étoient d'avis contraire, & ſoûtenoient que tout étoit à craindre d'un Peuple inſolent, dans une conjoncture où la Cour n'étoit pas en état de le réduire par la force.

Le Duc de Guiſe dans ce moment montoit l'eſcalier du Louvre entre les haïes des Gardes Suiſſes & Françoiſes ; quand il ſe vit ſeul entre un grand nombre de Gentis-homes qui rempliſſoient l'anti-chambre du Roi, il pâlit ; mais ſon courage ſupléant au danger, il

en prit une contenance plus hardie. Il mît fierement la main droite ſur la garde de ſon épéé, & abordant le Roi avec une profonde reverence, il lui dit qu'il venoit ſe metre à ſa diſcretion, pour convaincre ſes ènemis de calomnie, & pour ne laiſſer à Sa Majeſté aucun doute de ſon obeïſſance. La Reine-Mere vit bien par l'agitation du Roi, qu'il avoit deſſein de paſſer outre ; mais ſoit par timidité, ou par politique, elle tira le Roi à part, l'informa de ce qu'elle venoit de voir,

& lui fit vivement sentir tout le peril où il étoit lui-même. La Princesse de Loraine profita de ce moment, & avertit le Duc de Guise que sa mort étoit résoluë : ce Prince intrepide ne laissa paroître aucun mouvement d'inquietude ; mais quelque tems aprés feignant qu'il étoit fatigué, il se retira dans son Hôtel ruë S. Antoine ; il y emploia le reste du jour & la nuit qui le suivit à émouvoir le Peuple, & à remplir d'armes tous les lieux soûterrains de sa Maison. Le Roi la consuma à tenir Conseil,

dont le réſultat fut de publier une Declaration, qui comandoit à tous étrangers de ſortir de Paris dans vint-quatre heures. La recherche que les Comiſſaires en firent fut éludée par l'artifice des Bourgeois, malgré la preſence du Roi qui s'y emploioit lui-même. Ces défiances reçiproques acheverent de porter les choſes à l'extrémité ; le Roi ne pouvoit plus douter que le Duc de Guiſe & les Pariſiens ne fuſſent déterminez à la révolte ; & le Duc voioit que le Roi avoit réſolu de le

perdre, & de punir les Parisiens, Sa Majesté feignit encor de dissimuler cete désobeïssance : mais la nuit du douziéme May il fit entrer par la Porte S. Honoré les Gardes Suisses & Françoises, qui logeoient aux environs ; elles s'emparerent d'abord du Cimetiere Saint Inocent, des Hales, du Marché-Neuf, & du Pont S. Michel ; & par une imprudence extrême, abandonerent l'Université & la Place-Maubert, quartiers pleins d'un nombre infini de gens de main. Le Duc de Guise avoit prévenu

venu le Peuple que le Roi d'acord avec les Huguenots, en vouloit aux plus zelez Catoliques ; il fit courir une liſte des proſcrits, dans laquele étoient compris les noms de tous ceux qui lui étoient chers, & le ſien à la tête ; il marchoit à pied dans les ruës, le nez dans ſon manteau, en leur diſant : *Baricadez-vous.* En moins de deux heures ils s'aſſemblerent ſans confuſion dans la Plaçe-Maubert; ils pouſſerent leurs Baricades de Carefours en Carefours, & ſererent les Troupes du

Roi, de ſorte qu'elles n'avoient pas la liberté de faire le moindre mouvement. Le Roi & le Duc de Guiſe s'envoioient reciproquement des Gentis-homes ſous divers prétextes, pour obſerver leur contenance. Davila vint à l'Hôtel de Guiſe de la part de Sa Majeſté ; ce Duc le reçût avec un viſage ouvert, lui fit voir ſans afectation les armes & les Chefs dont il étoit environé, & le renvoia avec des proteſtations de ſoûmiſſion aux ordres du Roi, ofrant de poſer les armes dés qu'il

auroit mis la Religion & les bons Catoliques en ſeureté. Les Bourgeois dans ce moment ataquoient les Suiſſes du Cimetiere Saint Inocent ; ils en mirent d'abord trente ſur le careau ; le reſte hors de défenſe eût en vain demandé quartier, ſi ces malheureux ne ſe fuſſent aviſez de jeter leurs armes à tère, de tirer des Chapelets de leur poche, & de crier miſericorde, en faiſant de grands ſignes de Croix. Le Duc de Guiſe averti de ſa victoire, ſe rendit ſur le lieu, ſans autres armes qu'un

bâton ; vaine oſtentation de ſa puiſſance : il leur rendit leurs armes, & les fit conduire au Louvre, où leurs Oficiers les reçûrent en priſoniers de guère. Les Gardes Françoiſes éprouverent la même deſtinée, & le Duc de Guiſe content de ces avantages, ſe retira dans ſon Hôtel, atendant qu'on lui vint ofrir ce qu'il ne vouloit pas demander.

Cependant le Roi aſiegé par ſes Sujets juſques dans ſon Louvre, déliberoit ſur ce qu'il avoit à faire ; ſon Conſeil étoit partagé, co-

me c'eſt l'ordinaire dans les ocaſions dificiles : ce Prince averti que le Duc de Guiſe faiſoit filer des Troupes deriere les Tuileries, prit le party de la fuite. La Reine-Mere pour favoriſer ſa retraite, ſe fit porter en chaiſe à l'Hôtel de Guiſe, non ſans un extrême embaras, à cauſe des Baricades qu'il faloit ouvrir & fermer à tout moment : quand elle eut une fois joint le Duc de Guiſe, elle ne ſongea plus qu'à prolonger la negociation, pour doner le tems au Roi de ſe metre en ſeu-

reté : le Duc de ſon côté ſe croiant Maître de toutes choſes, ne vouloit rien précipiter, certain qu'on ſeroit forcé de lui ofrir ce qu'il n'auroit osé méme exiger : mais le Roi trompa ſa vigilance ; il ſortit du vieux Louvre à pied & en plein midi, ſous prétexte d'aler faire un tour de jardin aux Tuileries ; il changea d'habit dans ſes Ecuriës, monta à cheval, ſuivi de du Pleſſis-Prâlin ſon Capitaine aux Gardes, & de deux autres Seigneurs ; & ſortant par la Porte de la Conference, il

ſe rendit à Chartres, où ſa Mere le fit bien-tôt joindre par ſes Troupes. Le Duc de Guiſe en reçût la nouvèle pendant qu'il s'entretenoit avec elle, & conut ſa faute auſſi-tôt qu'il ne fut plus tems de la reparer ; il lui reprocha qu'elle l'amuſoit, pendant que le Roi ſe ſauvoit pour le perdre : cete Princeſſe la plus diſimulée & la plus habile des femmes, ſoufrit patiament ce manque de reſpect, qui étoit le prix du ſalut de ſon fils, & ſe retira au Louvre. Le Duc de Guiſe viſita les

corps-de-gardes des Bourgeois, & feignant que l'évaſion du Roi s'étoit faite de ſon conſentement, il remit ſi bien le calme parmi ce Peuple facile, que le lendemain les Arts & la Juſtice s'exerçerent avec autant de tranquilité, qu'en pleine paix.

Le Roi outré de ce dernier afront, abandona ſon cœur à la vengeance: n'aiant point alors d'autre party à prendre que celui de la diſſimulation, il envoia un plein pouvoir à ſa Mere de faire la paix avec le Duc

de Guiſe, à teles conditions qu'elle jugeroit à propos ; illui recomanda ſur tout d'accepter la convocation des Etats, qu'il ſavoit être le piege où ſon ènemi l'a tendoit, mais où il avoit réſolu de le prévenir. Le Duc de Guiſe aveuglé par ſa préſomption, dona dans le paneau ; il étoit maître des voix des Députez, preſque tous Ligueurs, & ne douta point qu'il ne fût l'arbitre de toutes les réſolutions qui s'y prendroient : ce Prince ambitieux de gloire plus que d'autorité, vouloit bien

s'emparer de la puiſſance abſoluë, mais il y vouloit parvenir par de bèles voiës; il voioit le Roi ſans poſterité, & usé de débauche, & trouvoit inutile d'uſurper un ſeptre qu'un peu de patience lui pouvoit metre entre les mains plus glorieuſement; il lui paroiſſoit aisé de s'atribuër l'autorité Roiale, par les conditions de la paix dont il étoit maître, & qu'il ne doutoit point de faire confirmer dans les Etats.

La paix fut donc concluë; les principaux articles

étoient, que le Roi nomoit le Duc de Guiſe Lieutenant general de la Courone, donoit une abolition de la journée des Baricades, levoit la plus dure partie des impôts, declaroit la guère au Roi de Navare, & aſſignoit les Etats à Blois pour le mois d'Août prochain. Ces conditions honteuſes pour un Roi qui les acordoit, & temeraires pour un Sujet qui les impoſoit, furent publiées par tout le Roiaume come à Paris. Les loüanges du Duc de Guiſe retentiſſoient juſques dans

la bouche des Predicateurs, qui le combloient d'éloges & de benedictions ; ce Prince enflé de ſes heureux ſuccés, qu'il atribuoit moins à la fortune qu'à ſa conduite, ſe rendit à Chartres, & fut ſaluër Sa Majeſté : le Roi diſimulé par naturel & par art, le reçût avec toutes les marques exterieures de bien-veillance ; il ne faiſoit plus de grace qu'à ſa priere, & ne ſuivoit dans le Conſeil d'avis que les ſiens ; il ne voulut pas même voir le Duc d'Epernon

ſon Favori qui l'y vint trouver, & lui fit dire de retourner dans ſon Gouvernement ; il cherchoit la retraite, publiant lui-même qu'il n'étoit pas propre au monde ; il afectoit une devotion conforme à cèle des Moines, & entr'autres des Feüillans ; il les logeoit dans ſon Palais, & leur avoit fait bâtir des Celules dans le Château de Blois, au deſſus de l'apartement qu'il devoit ocuper.

Le Duc de Guiſe abusé par ces artifices, ſe flatoit d'avoir rebuté le Roi, & que

ce Prince lui cederoit volontiers une autorité qu'il étoit las d'exerçer. Sa Majeſté ſe rendit à Blois avant les Députez ; le Duc de Guiſe l'aiant ſuivi, ils y firent enſemble leurs Devotions : & pour preuve d'une ſinçere reconçiliation, comunierent de la même Hoſtie rompuë en deux. Le Duc de Mayenne d'un caractere plus moderé que ſon frere, & qui avoit moins de vertus, mais auſſi moins de préſomption, ne pouvoit s'aſſûrer ſur ce calme, qu'il trouvoit trop promt pour

être durable ; il en parla ſouvent au Duc de Guiſe, mais en vain. Les grands genies ſe fient ſur leurs propres forçes, comptant de ſortir à leur avantage des plus grands perils, s'y expoſent temerairement, & ſe perdent plus ſouvent que ceux qui ont de moindres lumieres, & qui prennent plus de précautions. Le Duc de Mayenne n'aiant donc pû convaincre le Duc de Guiſe du danger où il s'expoſoit, quoiqu'il en reçût tous les jours des avis, réſolut enfin de ſe ſouſtraire

à la tempête, & partit pour Lion. Sa Majesté n'avoit jamais usé d'une si profonde dissimulation; Elle ne s'étoit pas même ouverte à sa Mere, pour qui Elle n'avoit rien de caché, de la résolution qu'Elle avoit prise de faire assassiner le Duc de Guise; & cependant Elle ne pût empêcher que son dessein ne fût divulgué. Le Duc de Mayenne en reçût tant d'avis sur la route, qu'il résolut de passer par Agen, où la Reine de Navare avoit choisi son séjour, & s'impatientoit de ne point voir son Amant : ce

Prince

Prince lui fit une exacte naration des Baricades de Paris, & des Etats de Blois; il conoiſſoit le pouvoir qu'elle avoit ſur le cœur de ſon frere; il la pria de joindre ſes inſtances aux ſienes, pour vaincre l'oſtination du Duc de Guiſe, & lui faire quiter le ſéjour de la Cour, où ſa vie étoit dans un extrême danger.

La Reine troublée du peril de ſon Amant, ne voulut point ſe confier de ſon ſalut, aux termes preſſans d'une Letre, qui frapent toûjours moins que la

voix & la preſence ; elle ne prît conſeil que de l'empreſſement de ſon amour : elle réſolut de ſurprendre le Duc de Güiſe, & de ſe preſenter à lui lorſqu'il y ſongeroit le moins ; elle feignit d'avoir une fluxion conſiderable ſur les yeux, qui l'empêchoit de ſoufrir la lumiere : elle ſe mît au lit, elle fit exactement fermer ſes fenêtres, & dona ordre de ne laiſſer entrer perſone : à peine y eut-elle reſté deux heures, qu'elle ſe leva, & fit metre Thorigny à ſa plaçe ; cete Fille adroite

continua le perſonage de malade juſqu'au retour de ſa Maîtreſſe, & cacha ſon abſence aux yeux du public. La Reine ne trouvant rien de dur ni d'indeçent pour ſauver ce qu'elle aimoit, fit ateler des Chevaux de poſte à une eſpece de petite charete couverte ; & l'aiant fait remplir de deux bons matelats, elle prit le chemin de Blois, cachant ſon ſexe & ſa qualité ſous l'équipage d'un Courier fatigué de la Poſte ordinaire.

Elle ariva à Blois la ſurveille de Noël ; en entrant

au Château, elle entendit un ſi terible cliquetis d'armes ſous l'apartement du Roi, qu'elle crût être arivée trop tard, & qu'on y poignardoit ſon Amant : ce bruit paſſa juſqu'aux oreilles de Sa Majeſté, dont l'imagination étoit prévenuë du coup qu'il meditoit ; il crût à ſon tour que le Duc de Guiſe cherchoit à le prévenir, & ſortit de ſon Cabinet la cuiraſſe ſur le dos ; mais le Duc de Guiſe qui cauſoit avec la Reine-Mere, avoit jugé ſagement que ce n'étoit qu'une que-

rele de laquais diviſez, à l'exemple de leurs Maîtres, en Roialiſtes & en Guiſarts, & n'en prît aucune alarme; le party des Guiſarts s'étant rendu Maître, quelques Officiers du Duc qui étoient preſens, conſultoient dans ſes yeux s'il vouloit qu'on paſſât outre : mais ſoit qu'il n'eût jamais eu deſſein de cometre ce crime, ou qu'il eût été bien-aiſe qu'on l'achevât ſans y avoir part, il tourna le viſage du côté de la cheminée, pour n'y laiſſer rien paroître des mouvemens de ſon cœur : & les

Chefs n'aiant point pris de party dans la querele de leurs Valets, elle s'apaisa d'elle-même.

Le Duc de Guise retourna dans son apartement ; il y trouva la Reine de Navare, qui s'y étoit introduite sous le nom & l'habit d'un Courier du Duc de Mayenne son frere ; & s'étant enfermé avec elle dans son Cabinét : *Que faites-vous ici, Madame*, lui dit ce Prince avec étonement ? *Je viens me perdre à vôtre exemple*, lui répondit-elle, *puisque rien n'est capable de*

vous inſpirer une juſte crainte du peril qui vous menace : Je ne puis plus réſiſter à mes inquietudes : Faites que je partage la tranquilité dont vous joüiſſez, ou la temerité qui vous aveugle : En un mot, je veux éprouver avec vous les artifices d'une Cour que vous devriez connoître mieux qu'un autre, depuis que vous la pratiquez. Je vous entens, Madame, lui répondit ce Prince, *mais tel eſt le deſtin de ceux qui ſe ſont livrez à la gloire : Abandonerai-je les miens ? Trahirai-je la cauſe publique pour mon interêt particulier ? Fuirai-je en-*

fin ? Et laisserai-je le Roi Maître de renverser les Loix de l'Etat, & la Religion de nos ancêtres ? La Cour a résolu ma perte à Blois, l'éviterai-je ailleurs ? Vous conoissez l'instabilité des Peuples : Dés qu'on ne me vera plus, chacun fera son acomodement particulier avec le Roi ; je resterai seul en bute à sa vengeance ; je perirai à la verité plus tard, mais plus honteusement. Si j'ai à perir ici par le ministere d'un traitre, ou d'un assasin, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir rempli mon devoir ; & l'atente du Public, mon ènemi coura la moitié du

danger,

danger, & ma mort ne reſtera pas ſans vengeance.

Et la vengeance la plus horible vous rendra-t-elle à vos amis quand vous ne ſerez plus, lui dit-elle? *Vous n'êtes qu'un ingrat. Car enfin dans toutes ces raiſons ſi ſolides dont vous combatez les mienes, l'interêt de nôtre amour ne trouve point de plaçe. Songez quelle ſera ma deſtinée, quand vôtre ènemi ſe vera en liberté de punir l'atachement que j'ai conſervé pour vous. Depuis que vous vous êtes abandoné à l'ambition, vous contez pour rien les plaiſirs d'une tendreſſe reciproque; cependant j'ai*

tout ſacrifié pour elle, & la vie ne m'a parû douce, qu'avec l'eſperance de vous aimer toûjours. Songez à tout ce que j'ai fait pour vous, non que je veüille vous en faire des reproches ; la joïë que j'ai reſſenti dans tout ce qui pouvoit vous plaire, m'a tenu lieu de recompenſe : Vous craignez de manquer à l'atente publique, & vous ne craignez pas de manquer à la miene : Ne m'avez-vous pas proteſté cent fois, que vôtre vie étoit à moi ? Eſt-ce ainſi que vous prodiguez mon bien ? Il eſt en éfet heroïque de ſoûtenir les interêts de l'Etat & de la Religion au

peril de vôtre vie : mais quand ce peril n'eſt plus douteux, & que vôtre perte eſt manifeſte, c'eſt une temerité que vos amis, & la poſterité même imputeront à vôtre memoire : Voiez combien d'avis vous avez reçûs de la mort qui vous menace.

Que vos inquietudes ſont obligeantes, Madame, interrompit le Duc de Guiſe ? *Ces avis ne ſont que des pieges pour me faire faire une fauſſe démarche, & profiter de mon abſence. Abandonerai-je un ſi beau deſſein à la veille du ſuccés ? Car enfin tout réüſſit au delà de mes deſirs ; & malgré*

la vaine autorité & l'éloquence artificieuſe du Roi, les Etats vont jurer une guére éternele au Roi de Navare, declarer ce Prince (come tous les Heretiques) incapables de ſucceder à la Courone, & me conſerver la Lieutenance Generale du Roiaume pour toûjours. Aprés la mort du Roi, n'ai-je pas autant de courage qu'uu autre, & peut-être plus de lieu d'eſperer à un Trône, que ma valeur & mes travaux auront conſervé ? Alors je partagerai avec vous une puiſſance dont je vous devrai la milleure partie ; j'aſſurerai la Religion de nos Peres ; je re-

compenſerai mes Amis ; j'éleverai la vertu ; & à l'exemple d'Auguſte, je ferai benir les déſordres qui m'auront aquis un Septre, que je ne veux poſſeder que pour la felicité publique.

Je ne doutai jamais de la grandeur de vôtre ame, lui dit la Reine, *& voilà des projets qui en ſont dignes ; mais ſongez qu'un moment les peut aneantir. Je fremis quand je penſe que vous vous êtes enfermé dans ce Château, où tout dépend de vôtre Enemi. S'il vous ataquoit, qui viendroit à vôtre ſecours ? Vous ſavez que les Oficiers de ſa Garde ſont des gens*

qu'il a tirez du neant, pour ſe les aquerir, ne préſumant pas de le meriter. Les quarante-cinq Gentis-homes qui l'environent nuit & jour, & dont il a acheté l'obeïſſance aveugle par ſa prodigalité, ſont prêts à tout entreprendre pour ſa vengeance : ſi vous ne voulez pas quiter les Etats, vous ne ſauriez au moins vous diſpenſer de choiſir un lieu moins ſuſpect pour vôtre demeure : aiez cete complaiſance pour ma foibleſſe ; je vous en conjure par tout ce que j'ai fait pour vous, & par tout ce que je voudrois encor faire : délivrez mon eſprit de ces funeſtes inquietu-

des, & que je puiſſe me flater en retournant chez-moi, qu'il ſera permis à vos Amis de vous défendre, ſi vous êtes ataqué.

Le Duc de Guiſe plus touché des bontez de la Reine, que perſuadé du peril qui couroit, lui promit de la ſatisfaire. En éfet, il avoit réſolu de faire un voiage en poſte à Paris le lendemain de Noël, & de ſe loger allieurs à ſon retour ; il en dona même les ordres à ſes Oficiers. L'heure du ſoûper étant venuë, il quita la Reine, parce qu'il tenoit table ouverte ; elle ſe retira

dans un logis qu'elle ocupoit ſeule, de peur d'être reconuë ; & le Duc de Guiſe ala faire les honeurs de ſon repas. A peine fut-il aſſis, que dépliant ſa ſerviete, il en tomba un billet cacheté ; il le ramaſſa, l'ouvrit, & y lût ces termes : *Si vous ne vous ſauvez, on vous jouëra un mauvais tour.* Ce Prince intrépide ou préſomptueux, ſe dona le loiſir de faire venir une plume, & d'écrire au bas, *On n'oſeroit.* Il jeta le billet ſous la table ; & aprés avoir mangé legerement, il ſortit, &

ſe retira dans ſon cabinet ; il y paſſa la meilleure partie de la nuit à concerter avec la Reine de Navare ce qui lui reſtoit à faire, pour le parfait acompliſſement de ſes deſſeins.

Cependant le Roi étoit réſolu à ſe délivrer d'un rival auſſi redoutable que le Duc de Guiſe ; il éprouvoit tous les jours qu'il ne lui reſtoit plus que le titre de Roi, & que ſelon les aparences, ce titre ne lui reſteroit pas long-tems. Le bruit étoit tout comun que les Etats avoient réſolu de dé-

poſer le Roi, de le renfermer dans un Convent avec les Moines dont il afectoit les coûtumes, & d'élever le Duc de Guiſe ſur le Trône. Le Roi outré de ces bruits inſolens, fit apeler Crillon Meſtre de Camp du Regiment des Gardes, ançien ènemi du Duc de Guiſe, & lui demanda s'il vouloit aſſaſiner ce Prince : ce Brave fremit à cete propoſition ; il dît au Roi qu'il ſe coûperoit volontiers la gorge avec lui, & qu'il prometoit à Sa Majeſté de lui doner au moins la moitié de la

peur ; mais que pour ſervir d'Executeur à ſa juſtice, c'étoit un emploi qui ne convenoit ni à ſon caractere, ni à ſa condition. Le Roi aprés ce refus, ſe contenta d'engager Crillon au ſecret ; ce qu'il lui promit avec ſerment.

Cete démarche ne laiſſoit pas le Roi ſans alarmes, elle le preſſoit d'achever une entrepriſe dont l'éclat étoit plus dangereux avant, qu'aprés l'execution. Il la confia à Lognac, Gentil-home que le Duc de Guiſe avoit introduit a la Cour, & qui

entroit en faveur par ſa ſoupleſſe : ce lâche n'héſita point à prometre la mort de ſon Protecteur ; il demanda au Roi vint des Quarante-cinq (c'eſt ainſi qu'on apeloit quarante-cinq Gentis-homes que le Roi avoit choiſis pour ſa garde particuliere, parmi les plus déterminez :) Il leur donoit bouche à Cour, & cent écus d'or par mois ; ſome exceſive pour lors. Le Roi déterminé contre ſon propre temperament, par la nature de cete afaire qui ne ſoufroit point de délai, en fixa

l'execution au lendemain vint-troiſiéme Decembre ſurveille de Noel : Sa Majeſté dés lon-tems avoit médité ſur les ſuites de cete action ; pour les prévenir autant qu'il étoit en ſa puiſſance, il s'étoit aſſuré du Pape par l'entremiſe du Legat, dont il s'étoit fait un ami ; il avoit pris les mêmes meſures à l'égard des Venitiens, afin qu'ils balançaſſent l'autorité du Roi d'Eſpagne, alié du Duc de Guiſe ; enfin il avoit fiançé ſa niéce Criſtine de Loraine avec le grand Duc de Toſ-

cane, dont il eſperoit de l'argent dans ſon beſoin.

Il ne reſtoit donc plus qu'à conduire le Duc de Guiſe dans le piege, ſans qu'il le ſoupçonât. Le Roi dona ordre à Larchamp, Capitaine aux Gardes, de ſuivre ce Prince le lendemain au Conſeil, ſous prétexte de lui faire honeur, & de ne plus permetre qu'il ſortît quand il y ſeroit une fois entré; cét Oficier preſenta la veille un Plaçet au Duc de Guiſe, pour faire payer ſes Soldats des montres qui leur étoient dûës, le flatant qu'il étoit

Protecteur des gens de guère. Enfin Sa Majesté chargea le grand Prieur de France de lier une partie de paûme pour le lendemain, avec le Prince de Joinvile fils du Duc de Guise. Toutes choses étant donc disposées, dés le soir le Roi dît en soûpant qu'il desiroit entrer le lendemain de bone heure au Conseil, afin d'avoir le reste du jour libre pour ses devotions, & se retira un moment aprés. Dés qu'il fut seul, il prit une lanterne sourde, & conduisit lui-même les Ministres de sa

vengeance dans des Célules bâties au dessus de son apartement, & les y enferma à la clef : le logement étoit disposé de maniere, que la sale du Conseil étoit de plein-pied à l'apartement du Roi, unis l'un à l'autre par une alée assez longue. Le trouble inseparable de ces sortes d'actions, ne permît pas au Roi de repoſer un moment dans toute la nuit; ses défiances & sa précaution le firent monter plusieurs fois aux Célules des Quarante-cinq, pour s'assurer de ce qu'ils faisoient :

dés

dés quatre heures il les distribua lui-même, moitié dans sa chambre, moitié dans son cabinet ; la forçe & la valeur du Duc de Guise l'obligeoient à ces précautions, afin que s'il échapoit aux premiers, il tombât entre les mains des derniers. Deux heures aprés le Roi fit avertir qu'il aloit entrer au Conseil ; déja le Cardinal de Guise, l'Archevêque de Lion, d'O Sur-Intendant des Finances, & plusieurs autres s'étoient rendus dans la sale du Conseil ; le Duc de Guise qui s'étoit couché

fort tard, s'y rendit le dernier : ce Prince ſortoit de ſon apartement, & traverſoit la cour du Château, quand Larchamp le joignit, ſous prétexte de le faire reſouvenir du Plaçet qu'il lui avoit preſenté la veille ; il marchoit devant, & ſes Soldats aprés. A peine le Duc de Guiſe fut-il entré dans la Chambre du Conſeil, que Larchamp ferma la porte, mît la clef dans ſa poche, & fit ranger ſes Soldats en haië ſur l'eſcalier ; auſſi-tôt on ferma toutes les portes du Château.

Pericart Secretaire du Duc

de Guiſe, à qui ces mouvemens donerent du ſoupçon, lui écrivit un billet, le mît dans un mouchoir blanc, & chargea un Page de lui porter, feignant qu'il eût oublié de le prendre ; le Page trouva toutes les avenuës gardées par Larchamp ; ce Capitaine prît le mouchoir, & trouva le billet, où étoient écrits ces termes : *Sauvez-vous, Monſeigneur, ou vous êtes mort* ; il le mît dans ſa poche, & fit rendre le mouchoir au Duc de Guiſe : ce Prince étoit aſſis auprés du feu, & mangeoit

des brugnolles ; il s'étoit trouvé mal, ſoit que la Nature preſſentît ſa fin prochaine, ou qu'il ſe fût affoibli lui-même la nuit derniere, come le publiërent ſes Enemis. Cét accident paſſé, Revol Secretaire d'Etat entra dans la ſale, & lui dît que le Roi le demandoit dans ſon cabinet. Le Duc de Guiſe ſe leva, & traverſant l'alée, entra dans la chambre ; il y vit Lognac, & huit des Quarante-cinq qu'il conoiſſoit ; il continua ſon chemîn juſqu'à la porte du cabinet,

& perſone ne lui hauſſant la tapiſſerie à l'ordinaire, il y porta la main : dans ce moment Saintmalin l'un des Quarante-cinq, lui dona un coup de poignard dans la gorge, pour éviter la cote d'émaille dont il le croioit armé ; un autre ſe jeta à ſes jambes ; un troiſiéme ſur ſon dos, & tous enſemble s'empreſſoient à le fraper : ce Prince robuſte s'écoüa contre la muraille celui qui étoit ſur lui, & voulut metre l'épée à la main, mais il ne pût la tirer qu'à demi ; il ſe jeta de

furie ſur Lognac, & eut encor aſſez de forçe pour l'entraîner avec lui en tombant ; enfin il expira étendu au pied du lit, en prononçant ces mots : *Traître Roy.* Le Cardinal de Guiſe & l'Archevêque de Lion alarmez du bruit, coururent à la porte de la ſale, criant *au ſecours ;* mais ils y furent arêtez priſoniers par les Marèchaux de Retz & d'Aumont, qui les conduiſirent en haut dans une eſpece de galetas.

Le Roi averti de la mort de ſon Enemi, ne voulut

s'en fier qu'à ſes yeux ; il s'aprocha du cadavre de ce Prince, dont le viſage étoit tourné contre tère ; il le retourna avec le pied pour le reconoître, & dit : *Il étoit bien grand ;* enſuite il le fit tranſporter dans un retranchement deriere ſon cabinet, & paſſa chez la Reine ſa Mere : *Enfin, Madame, je ſuis Roi ſans Compagnon*, lui dit-il, *le Duc de Guiſe eſt mort. Vous avez bien coûpé*, lui répondit cete Princeſſe, *Dieu veuille que vous couſiez auſſi-bien.* Il ſortit pour s'aboucher avec le Legat ;

il ne le trouva pas, auſſi iri-
té qu'il ſe l'étoit imaginé :
ce qui l'enhardit à paſſer
outre, & à ſe défaire ~~de~~
~~l'Archevêque de Lion &~~ du
Cardinal de Guiſe, plus am-
bitieux & plus violent que
ſon frere.

Ainſi perit Henri de Lo-
raine, Duc de Guiſe, Prince
dont les grandes actions
ſont plus admirables qu'i-
mitables. La Nature avoit
réüni en lui tant de beles
qualitez de l'eſprit & du
corps, que perſone ne peut
ſe flater raiſonablement
d'en poſſeder plus : un ſeul
défaut

défaut que mila gens prenent pour vertu, l'ambition, le conduisit par degrez dans le précipice : Exemple bien digne de réfléxion pour ceux que leur naissance & leur merite apelent au Comandement des Armées : Sujet de meditation pour les Peuples, qui se laissent ébloüir par les qualitez d'un grand Capitaine, au préjudice de la foi qu'ils doivent à leur Souverain.

Aprés cete Execution, le Roi dépouillant la peau de Renard dont il s'étoit couvert jusqu'alors, pour re-

prendre cele de Lion qu'il avoit autrefois ſi glorieuſement portée, fit ouvrir les portes du Château, ſe montra en public peu gardé ; & dît au ſortir de la Meſſe à tous ceux qui s'y trouverent, *qu'il étoit tems que chacun rentrât dans ſon devoir, & aprît à le reconoître pour ſon Roi.*

La nouvele de la mort de ces Princes s'étant répanduë par tout le Roiaume, y produiſit les éfets funeſtes dont l'Hiſtoire de France conſerve la memoire. Pour moi qui ne me ſuis pro-

posé d'écrire, que ce qui conçerne le Duc de Guise, j'ajoûterai seulement que la Reine de Navare étant partie avant le jour pour retourner à Agen, n'aprît cete mort qu'en y arivant ; & qu'aiant prétexte de se metre au lit, elle y resta, & ne faillit d'expirer de douleur de la mort d'un Amant si illustre, que pour en conserver toute sa vie une tristesse plus sensible que la mort même.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy. Donné à Paris le 24. May 1694. Signé, par le Roy en ſon Conſeil, LOUVET. Il eſt permis au Sieur*** de faire imprimer un Livre intitulé : *Le Duc de Guiſe*, par tel Imprimeur ou Libraire de nôtre Roiaume que bon lui ſemblera, pendant le tems & eſpace de huit années entieres & conſecutives, à compter du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Faiſons tres-expreſſes inhibitions & deffenſes à tous Imprimeurs & Libraires, & à toutes autres perſones de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter durant ledit tems dans aucun lieu de nôtre Roiaume, ſans la permiſſion de l'Expoſant, ſous pretexte d'augmentation, corection ou autrement, à peine de confiſcation des Exemplaires, trois mile livres d'amende, & de tous dépens, domages & interêts, ainſi qu'il

eſt plus au long porté par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le premier Juin 1694.

Signé, P. AUBOÜYN, Syndic.

Et ledit Sieur *** a cedé & transporté tous ſes droits audit Privilege à Michel Brunet, Marchand Libraire, ſuivant l'Accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer le quinziéme jour de Novembre 1695.

VI.